

9

EXPLICATION DES INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES

RECUEILLIES
EN GRÈCE ET EN ASIE MINEURE.

PREMIÈRE PARTIE.

ATTIQUE.

SECTION I.

ACTES RELIGIEUX.

I.

OFFRANDES ET MONUMENTS VOTIFS.

§ 1. Offrandes à Minerve.

A. ATHÉNÉ.

1.

C. E. — Fragment de marbre blanc trouvé sur l'Acropole. — Mus. 2587. —
Ant. hell., 19. Voy. aussi Beulé, *l'Acropole d'Athènes*, t. 1^{er}, p. 333.
— Hauteur et distance des lettres, 0,025.

..... Ἀθηναία μ' ἀνέθ[ηκεν].

Un tel m'a consacré à Athéné.

C'est un des rares exemples de l'écriture ἀναστροφῶς que le temps nous ait conservé. Comme les plus anciennes inscriptions du même genre, cette dédicace était métrique. On y reconnaît facilement la fin d'un hexamètre dactylique.

2.

C.—E. Sur une colonne monolithique de style archaïque sans cannelures, et renforcée aux deux extrémités, trouvée sur l'Acropole, entre les Propylées et le Parthénon, non loin de l'emplacement du temple d'Artémis Brauronia. Sur le plat du chapiteau on remarque deux trous où l'on voit des restes de scellement en bronze. L'inscription est gravée dans la longueur de la colonne. — Conservée à l'O. du Parthénon. — *Journ. archéol.*, 333; *Ant. hell.*, 8; L. Ross, *Kunstblatt*, 1835, n° 27; *Ann. de l'Inst. de corr. arch.*, 1841, Tav. d'Agg. C. et p. 28; Beulé, *l'Acropole d'Ath.*, t. 1^{er}, p. 28. — Haut. des lettres, 0,022; dist. moyenne, 0,018; interl., 0,018; diam. de la colonne, 0,30; haut., 1 m. 59.

Ἡεότιος καὶ Ὀψιάδης ἀνέθετον ἀπαρχὴν τῇ Ἀθηναίᾳ.

Héortios et Opsiadès m'ont consacré comme prémices à Athéné.

Quelle était l'offrande scellée sur la colonne votive où se trouve gravée cette inscription? Était-ce, comme le suppose M. Rangabé, une statue ou un trépied, ou bien, comme le pense M. Ross, une chouette ou un ours? Cette dernière opinion paraît la plus

CIA 404-3
BIBLIOTHEQUE
R. ETIENNE
OBXADOL 5868

vraisemblable, mais n'a cependant que la valeur d'une ingénieuse conjecture.

L'écriture dont nous donnons un *fac-simile* fidèle pl. III, n° 6, est d'une époque fort ancienne, et peut-être même antérieure à l'OL. LXX. Le nom d'Héortios, que M. Ross regarde comme n'étant pas connu d'autre part, existait encore du temps de Libanios, qui fait mention dans sa lettre CCXXV d'un personnage ainsi appelé.

2^a.

Sur un fragment de base en marbre pentélique trouvé en 1855 à l'ouest du Parthénon. Je ne l'ai pas vu, M. Pittakis ne l'ayant sans doute pas encore retiré, en 1845 et 1844, du lieu où il le conservait. Ce qui semble le prouver, c'est qu'il ne l'a publié que dans le cahier de décembre 1850 du *Journal archéologique*, n° 1115. — M. Rangabé l'a reproduit dans ses *Ant. hell.*, sous le n° 2259. — Haut. de la base, 0,41.

⊙ΘΑΝΕΣΜΑΝΕΘΕΚΕΝΑΘΕΝΑΙΑ
ΡΙΟΔΕΚΑΤΕΝΤΟΤΕΚΝΟΛΥ

Cette dédicace, où la seconde lettre de la ligne 1 doit être un ⊙ et non un ⊕, paraît de la même époque que la précédente, et formait, suivant toute vraisemblance, un distique élégiaque dans lequel le premier anapeste du second vers était, par une licence qui n'est pas sans exemple (1), remplacé par un spondée.

[Δημ.]φάνης μ' ἀνέθηκεν Ἀθηναία. . . .
[ἐμπο]ρίου δεκάτην τοῦ τέκνου Αὐ[σέα].

Démophanes m'a consacré à Athénè comme prémice du marché ouvert par son fils Lyséas.

Je ne garantis pas le nom de Démophanes, que je n'ai écrit ici que pour remplir les conditions du vers hexamètre. Tout autre nom, tel que Ξεινοφάνης, Ζηνοφάνης, etc., conviendrait également. Χρηστοφάνης, qu'adopte M. Rangabé est sans exemple. Je ne dis rien de la conjecture de M. Pittakis, qui lit ici Ἀριστοφάνης, et voit dans ce personnage l'Aristophanes d'Égine, père d'Aristoclidès, vainqueur aux jeux néméens, que Pindare a chanté (2). Il est évident que l'enthousiasme patriotique de l'honorable conservateur des antiquités d'Athènes l'a égaré dans cette circonstance.

La restitution [ἐμπο]ρίου au vers 2 a déjà été proposée par M. Rangabé, qui traduit à tort ce mot par *commerce* : ἐμπορίον n'a jamais désigné qu'un lieu où se fait le commerce, un marché, une halle. Lyséas avait probablement établi un marché dans la Chersonnèse de Thrace, sur l'Hellespont ou sur tout autre point du littoral.

On pourrait encore lire [ἐκφο]ρίου, *du revenu*. Hesychius explique le mot ἐκφορίον par κερπός. Je sais bien que le pluriel ἐκφορία est beaucoup plus souvent employé, mais on trouve un exemple certain du singulier dans ce passage d'Aristote (3) : Ἀὐτῶν δὲ τούτων πρώτη[μὲν] καὶ κρατίστη ἡ ἀπὸ τῆς γῆς· αὕτη δὲ ἔστιν ἣν οἱ μὲν ἐκφορίον, οἱ δὲ δεκάτην προσαγορεύουσι.

(1) Voy. G. Hermann, *Elem. doctr. metr.*, p. 560, et Jacobs, *Anth. Pal.*, t. III, p. 785.

(2) Pindare, *Nem.* III, 18.

(3) *OEcon.* II, chap. 1, p. 1345, col. 2, l. 31, ed. Bekker.

C. E. — Fragment de pierre poreuse trouvé sur l'Acropole, et conservé dans le Musée sous le n° 1890. — *Ant. hell.*, 18. — Haut. des lettres, 0,019; dist., 0,008.

[Ἀθην]αία Κε. . . .

A Athénè Cé. . . .

Il n'est pas facile de deviner quel mot commençait la troisième syllabe de ce fragment. Je ne pense pas que ce fût le nom du consécrateur, qui précède d'ordinaire celui de la divinité à laquelle est faite l'offrande. Je serais plutôt porté à croire que c'était un surnom d'Athénè, peut-être Κεχροπεία. On sait en effet qu'Athénè jouait un rôle important dans le mythe de Cécrops (1).

Ce ne serait pas le seul exemple d'un surnom d'Athénè, tiré du nom d'une des tribus athéniennes : il suffit de citer l'Athénè Αἰαντίς (2). Les dèmes eux-mêmes lui prêtèrent le leur, témoin l'Athénè Παλιονία.

L'adjectif Κεχροπείος, qui n'est pas connu, n'est nullement contraire à l'analogie, et serait formé de Κέκροψ comme Πειλόπειος de Πέλοψ. Ne serait-ce pas cette épithète de Κεχροπεία qui serait cachée dans ce passage du lexique de Photius (3) : Κεχροπη (sans accent, ce qui semble indiquer un mot altéré) Ἀθηνῆ? S'il en était ainsi, il faudrait lire Κεχροπ[εία], Ἀθηνῆ, et non corriger avec M. Guill. Dindorf (4) : Κεχροπ[εία], Ἀθηνῆ.

C. E. — Fragment de marbre blanc trouvé sur l'Acropole. — Mus., 2602. — *Journ. archéol.*, 415; *Ant. hell.*, 56; L. Ross, *Ann. de l'Institut de corresp. arch.*, 1840, p. 86. — Haut. et dist. des lettres, 0,013; interl., 0,011.

Παίχων, Ἀνδρο[χ]λ[η]ς
ἀνεθέτην Ἀθηνῆ[α].

Peicon et Androclos ont consacré tous deux cette offrande à Athénè.

Un examen plus attentif de mon estampage m'a fait reconnaître que la partie inférieure du λ qui figurait dans le mot Ἀνδροχλῆς, et que n'indique pas ma copie en caractères épigraphiques, se distingue encore très-nettement sur le marbre. La restitution du second nom de la ligne 1 n'est donc pas douteuse.

On ne connaît pas d'autre exemple du nom de Παίχων. M. Rangabé y voit, non sans raison, un participe du verbe παίω, *peigner, carder, tondre*. Il devait signifier dans l'origine le *tondeur* ou le *cardeur*. Les noms des Grecs étaient donc aussi quelquefois tirés, comme cela a eu lieu si souvent chez les peuples du moyen âge, de la profession exercée par ceux qui les portaient.

(1) Jacobi, *Handwörterb. der griech. und rom. Mythologie*, s. v. Κεκροπς.

(2) Pausan., I, 42.

(3) p. 153, 6.

(4) *Thes. gr. ling.*, ed. recent., s. v. Κεχροπίζ.

5.

Sur le pied d'une patère peinte brisée, trouvée au S. O. du Parthénon. —
L. Ross, *Kunstblatt*, 1856, n° 42, p. 177.

Τῆς Ἀθηναίας.

Appartenant à Athénè.

La patère sur le pied de laquelle étaient gravés ces deux mots
devait faire partie des ustensiles sacrés d'un des temples d'A-
thénè.

5^a.

Sur un fragment de vase en marbre de Paros trouvé en 1852 à l'O. du
Parthénon. — *Journ. arch.*, 1123, *Ant. hell.*, 2264.

ΤΑΘΕΝΑΙΑ Τῆς Ἀθηναίας.

À Athénè.

6.

C. E. — Sur une plaque carrée de marbre pentélique trouvée à l'O. du
Parthénon. — *Ant. hell.*, 52; *Journal arch.*, 737. — Haut. et dist. des
lettres, 0,018; 0,02.

...ων ἀν[ε]θέκεν ἀ[π]αρχήν
[τῆς] Ἀθηναίας.

[Con]on (1) m'a consacré comme premice à Athénè.

7.

C. E. — Sur un piedestal rond en marbre pentélique trouvé dans les fouilles
exécutées pour débayer les Propylées. — L. Ross, *Kunstblatt*, 1856,
n° 16, p. 61; *Journ. archéol.*, 44; *Ant. hell.*, 24; Raoul-Rochette,
Lettre à M. Schorn, p. 263; Beulé, *l'Acropole d'Ath.*, t. 1^{er}, p. 286. —
Haut. des lettres, 0,019; dist., 0,013; interl., 0,009.

...]ας καὶ Ὀψιος ἀν[ε]θέτην
[τῆς] Ἀθηναίας ἀπ[α]ρχήν Ὀσθεν.
[Κρίτι]ος καὶ Νησι[ο]τέως ἐποιήσατ[η]ν.

Callias (?) et Opsios ont tous deux consacré [cette statue] à Athénè
comme premice du dème d'Oa.

Critios et Nésiotès l'ont exécutée en commun.

À l'époque où ce monument a été découvert, toutes les lettres
renfermées entre crochets sur ma transcription en caractères
épigraphiques étaient encore distinctes, comme l'attestent les
copies de M. Ross, de M. Pittakis et de M. Rangabé. Elles avaient
entièrement disparu en 1843, quand j'ai vu, copié et estampé
cette inscription. C'est donc sur l'autorité de mes savants pré-
décesseurs que je les ai considérées comme existantes en trans-
crivant l'inscription en caractères courants.

(1) Ou tout autre nom terminé en ων.

Le commencement de la ligne 1 devait être rempli par un
nom tel que *Callias*, *Nicias*, *Clinias*, etc. M. Ross restitue
Céphissias dont on ne connaît pas d'exemple, et qui a d'ailleurs
l'inconvénient d'être trop long. Quant au second, le Θ étant déjà
peu distinct, et pouvant être pris pour un Ο, le même savant
pensait que ce pouvait bien être Δόσιος; mais ce nom me paraît
inadmissible à tous égards. C'est véritablement Ὀψιος qu'il faut
lire, quoiqu'il n'existe pas d'autre autorité en sa faveur que le
patronymique Ὀψιδῆς (1). Ce qui prête une certaine force à cette
opinion, c'est que dans le second des deux exemples connus de
ce dernier nom, le personnage qui le porte appartient au dème
d'Oa, pour lequel agit Ὀψιος dans notre inscription; car Ὀσθεν
se rapporte à ἀπ[α]ρχήν et non à *Callias* et à *Opsios*, ainsi que le
pensait Raoul-Rochette: il est trop éloigné de ces deux noms
pour qu'une pareille supposition soit acceptable. Mais pour faire
une offrande au nom d'un dème il fallait très-probablement en
faire partie, et il est naturel d'admettre qu'Opsios comme ses
descendants du nom d'Opsiadès tenaient à Oa un rang assez dis-
tingué.

Sur les deux statuaires Critios et Nésiotès, dont les noms se
retrouvent encore réunis n° 39 de mon recueil, je me contenterai
de renvoyer à ce qu'en a dit Raoul-Rochette dans sa *Lettre à*
M. Schorn (2) et dans ses *Questions sur l'histoire de l'art* (3).

8.

C. E. — Base ronde en marbre pentélique trouvée en 1858 entre les Pro-
pylées et le Parthénon. — *Journ. archéol.*, 80; L. Ross, *Die Demen*
von Attika, n° 2, p. 16; *Ant. hell.*, 1235; Beulé, *l'Acropole d'Ath.*,
t. 1^{er}, p. 537. — Haut. des lettres, 0,01; dist., 0,003. — Renversée plus
tard, cette base a servi successivement à soutenir une statue d'un certain
Python, fils de Python, qui plus tard fit place à celle de L. Apuléius
Crispus. Voy. sect. II, vii.

[Τῆς] Ἀθηναίας ἀνέθεσαν πρυτάνεις Ἐρεχθίδος
[φύ]λ[η]ς, ἐπ' Εὐκλήμονος ἄρχοντος.
[Ἀ]μπερ[ε]ῆς καὶ [θ]ύπ. Ἀγρυλ[ε]ῆς καὶ θύπ. Ἀγρυλ[ε]ῆς ὕπ.

... Τιμόκ.	Ἐνδ[ι]ος,	Κλέαρχος.
	Θουκλ[ε]ίδης.	Κηφισι[δ]ης.
	Κηδ[ο]ν.	Ἐρ[ε]ς.
	Θουμ[ο]τέλης.	Κηφισ[τ]ης.
	Παν[ε]λίδης.	Περγασ[τ]ης καὶ θύπ.
	[Ἀ]ν[δ]ρ[ε]ῖος.	

Περγα[σ]τ[ης] ὕπ[ε]ρ.

Εὐωνυμ[ε]ῆς.

À Athénè, les prytanes de la tribu Eréclthéide, sous l'archonte
d'Euctémon :

(1) Voy. n° 2; *Corpus inser. gr.*, 169, col. 1, l. 34; L. Ross, *de Sepulchris et*
Titulis sepulchralibus Atticis. *Archaeol. Intelligenzblatt*, 1835, p. 100, n° 2.

(2) P. 264—268 et 368—369.

(3) P. 41 et p. 54—55. M. Beulé, pass. cit., fait à tort honneur à M. Pit-
takis de la restitution du nom de Critios dans notre inscription. M. Pittakis, qui
la donne n° 44 du *Journ. archéol.*, ne remplit nullement la lacune de la ligne 3,
bien que deux numéros plus loin il publie le monument qui lui en fournissait les
moyens. Il y avait ici, non à louer l'éditeur du *Journ. archéol.*, mais à le criti-
quer pour avoir lu, l. 2 et 3, Ἀθηναιο dont il fait un sculpteur.

4.

LAMPTRÉENS SUPÉRIEURS.	AGRYLÉENS SUP.	AGRYLÉENS INF.
Un tel fils de Timoc[ratès] (1)	Endios,	Cléarque.
	Thouclidès.	CÉPHISIENS.
	CÉDIENS:	Éryxis,
	Thymotèles,	Céphisès (2).
	Pantélidès.	
	ANAGYRASIENS:	PERGASIENS SUP.
		PERGASIENS INF.

EVONYMIENS :

Fixons d'abord l'âge de ce monument. Le nom de l'archonte Euctémon peut nous servir de guide : car il figure deux fois sur le catalogue des magistrats éponymes d'Athènes dont l'époque est marquée dans l'histoire, la première dans l'OI. XCIII, 1; la seconde dans l'OI. CXX, 2, c'est-à-dire en 408 et 299 avant notre ère. Reste à déterminer de ces deux dates celle à laquelle on doit se fixer. Si l'on ne s'en tenait qu'à l'orthographe, on devrait se prononcer pour la seconde : car le lambda, à une seule exception près, a ici la forme Λ , le gamma s'y présente sous la forme Γ , et la lettre H y est déjà employée comme voyelle longue; mais, pour un œil bien exercé, il est impossible de placer au commencement du troisième siècle avant J. C. une inscription aussi admirablement gravée, des lettres d'une forme aussi pure, et rappelant si exactement les plus beaux modèles de la fin du cinquième siècle. Je pense donc avec M. Ross qu'elle appartient à l'année 408, et j'y trouve avec lui une nouvelle preuve de ce fait remarquable, savoir, que quelques années avant la réforme officielle de l'orthographe prescrite en 403, sous l'archontat d'Euclyde, on penchait déjà à adopter l'alphabet ionien (3). Ce qui semble encore autoriser la préférence que nous donnons avec notre savant collègue à l'année 408, c'est que l'ancienne orthographe attique n'a pas encore perdu tous ses droits dans la dédicace que nous occupé, ce que prouvent, ligne 1, le mot $\Gamma\text{PYTANE}\Sigma$ pour $\Gamma\text{PYTANEI}\Sigma$ et ligne 2 $\Phi\text{Y}\Lambda\text{H}\Sigma$ pour $\Phi\text{Y}\Lambda\text{H}\Sigma$. Ces anciennes formes avaient incontestablement disparu en 299, et le lambda ne s'y serait pas montré sous sa figure antique Λ (4).

De la première colonne de noms qui suivait les deux lignes

(1) ou [Timoc]lès.

(2) Κηφισίης pour Κηφισίος , de même qu'aujourd'hui, comme le remarque M. Ross, on dit Ἀθηνάσης pour Ἀθηνάσιος . Or si Κηφισίης n'est qu'une forme incorrecte pour Κηφισίος , lequel serait lui-même pour Κηφισίος , on aurait dans cet exemple la preuve de l'antiquité 1^{re} de la prononciation identique de η et de ϵ , 2^{de} de la suppression de l' α des terminaisons en $\iota\alpha$ et en $\epsilon\alpha$ dans le langage vulgaire, fait dont on ne connaissait jusqu'ici de preuves que dans un passage des *Thesmophor.* d'Aristophanes, v. 1001 et suiv., et dans les inscriptions postérieures à notre ère. Voy. *Inscr. de Mor.*, 5^e cah., p. 50, n^o 167, Ἀούτις pour Ἀούτιος ; p. 153, n^o 219; p. 181, n^o 262; *Corpus inscr. gr.*, 284, 787, 2521, 3096, etc. Voy. encore L. Ross., *Reisen auf den griech. Inseln*, t. III, p. 163 et suiv., et Franz, *Elem. epigr.*, p. 248.

(3) Voy. *Rev. arch.*, 2^e année, p. 613; Ph. le Bas, *Voy. Arch.*; *Explication des inscr.*, t. III, p. 6; Franz, *Elem. epigr.*, n^o 51; Ross, *Demen*, p. 17, note 2; le même, *Kunstblatt*, 1836, n^o 39, 40, 60; 1840, n^o 18 et 37. Dans notre inscription, n^o 28, dont la date est bien fixée, et antérieure de beaucoup à 403, on lit déjà ΕΠΟΙΗΣΕΝ au lieu de ΕΠΟΙΕΣΕΝ .

(4) L'estampage convenablement placé laisse distinguer cette lettre que M. Rangabé remplace à tort par un Γ pour justifier sa restitution $\{\sigma\tau\epsilon\phi\alpha\lambda\omega\theta\epsilon\upsilon\tau\epsilon\varsigma\}$. Je

de la dédicace, il ne reste plus que quelques lettres. Celles de la première appartenaient à l'ethnique du nom d'un dème divisé en deux sections, tirant leur surnom de la position qu'elles occupaient, la supérieure et l'inférieure $\kappa\alpha\theta\upsilon\pi\epsilon\rho\theta\epsilon\upsilon$ et $\upsilon\pi\epsilon\rho\theta\epsilon\upsilon$ (1). Or, la tribu Érechthéide ne contenait que trois dèmes présentant cette particularité, Ἀγρυλή, Περγασή et Ἀμπερά, et comme les deux premiers figurent aux colonnes 2 et 3, c'est évidemment Ἀμπερά qu'il faut restituer ici. La mention de la section inférieure venait sans doute ensuite, et aura disparu par suite de la mutilation de la pierre en cet endroit.

La ligne 4 de la colonne 2 nous fait connaître l'orthographe exacte du dème des Κηδοί que l'on avait jusqu'ici supposé être Κηδαί. Venait ensuite celui des Anagyrsiens, suivi d'un espace laissé vide pour l'insertion des noms des prytanes de ce dème, noms qui n'y ont jamais été inscrits. Puis suivait l'ethnique du dème Εὐώνυμος, après lequel l'état de la pierre ne permet plus de rien déchiffrer.

La colonne 3 nous fait connaître le prytane de l'Agryla inférieure au nom duquel succède l'indication des prytanes de Céphisia, dont les noms, au nombre de deux, ont été gravés postérieurement à l'érection du monument, et en caractères beaucoup moins corrects que ceux des autres. Le premier est $\text{ΕΡΥΞΙ}\Sigma$ et non $\text{ΕΡΧΕΙ}\Sigma$, pour $\text{ΕΡΧΙΕΙ}\Sigma$, comme j'avais lu d'abord sans me rendre compte que le dème d'Ερχία n'appartenait pas à l'Érechthéide, mais à l'Égéeide. Le vide conservé pour l'inscription des prytanes des deux sections de Pergase n'a jamais été rempli.

Quel motif a empêché de combler ces lacunes? M. Ross suppose, non sans vraisemblance, que ce fut quelque événement imprévu, tel que la mort dans les combats. Les événements de 408 justifient en effet cette conjecture (2).

Cette inscription est précieuse sous plus d'un rapport. Elle contient d'abord d'utiles renseignements sur les dèmes de l'Attique, et de plus elle fournit un *criterium* pour le classement des fragments de catalogues dont l'en-tête a disparu. Nous aurons plus tard occasion d'en tirer un utile parti.

9.

C. E. — Piédestal rond en marbre pentélique trouvé sur l'Acropole. — *Ant. hell.*, 1094. Haut. des lettres (l. 1—4), 0,01; (l. 5) 0,014; (l. 6) 0,015. Di-st. (l. 1—4) 0,005; (l. 4) 0,007; (l. 5) 0,08.

La copie de M. Rangabé offre plusieurs variantes, par exemple $\text{ΟΙΤΕ}\Sigma$, ligne 3, pour $\text{ΑΙΤΕ}\Sigma$, que n'autorise pas la lecture attentive du monument. Le nouvel examen que j'ai fait de mon estampage, dans des conditions de lumière plus favorables

ne parle pas d'une autre conjecture de ce savant $\{\pi\upsilon\lambda\eta\varsigma\ \pi\rho\acute{\omega}\tau\eta\varsigma,\ \delta\epsilon\upsilon\tau\epsilon\rho\alpha\varsigma,\ \text{etc.},\ \pi\rho\upsilon\tau\alpha\upsilon\epsilon\upsilon\sigma\theta\epsilon\upsilon\varsigma\}$; car, soit avec Γ soit avec Λ , elle est impossible, et elle occuperait d'ailleurs beaucoup trop de place; les dimensions de la pierre et la symétrie des lignes ne permettent pas d'admettre à gauche de la seconde une lacune de plus de deux lettres.

(1) Les Grecs d'aujourd'hui distinguent encore par les mots $\alpha\pi\acute{\alpha}\nu\omega$ et $\kappa\acute{\alpha}\tau\omega$ des localités homonymes dont la position est différente, comme $\lambda\acute{\alpha}\nu\omega$ Ἀγρία et $\kappa\acute{\alpha}\tau\omega$ Ἀγρία, à quelques lieues à l'O. de Patras.

(2) Xén., *Hell.*, liv. I, chap. 3, § 1 et suiv.

m'a fourni quelques lettres de plus que n'en offre ma première copie, et me fait un devoir d'en donner ici une nouvelle édition.

ΔΡΑΚΟ ΗΝ . . ΛΙ . Ο Σ Μ Ε Ν
ΕΞΕΡΕΡ / . Ε Ν Ε Τ Η
Ο Ν Τ Α Δ Ε Τ Η . Α Ι Τ Ε Σ Σ Α Ρ . Α Θ Α Ν Α Ι
Τ Ε Σ Σ Α Ρ Ε Ρ Ε Ι Δ Ε Τ Ε Κ Ν Ω Ν

Σ Φ Λ Υ Ε Ω Σ Μ Η Τ Η Ρ

Ο Η Σ Ε Ν

Ce qui reste des lignes 4 et 5 autorise à supposer qu'environ la moitié de l'inscription a disparu, ce qui semble en rendre la restitution complète impossible. On peut affirmer cependant, d'après les derniers mots des quatre lignes, qu'elle était métrique, et se composait de deux distiques élégiaques.

..... ὅς μὲν
..... ἐξέπερασεν ἔτη
..... κοντα δ' ἔτη [κ]αὶ τέσσαρ' Ἀθίνα
..... τέσσαρ' ἐπαῖδε τέκνων.

La cinquième ligne contenait le nom de la femme qui avait fait l'offrande :

[ἡ δαῖνα] ὅς Φλυεύς μήτηρ.

A la sixième on lisait le nom de l'artiste qui avait exécuté la statue consacrée.

[ὁ δαῖνα ἐπό]ησεν.

Même avec ces faibles restes on peut conjecturer quel était le sens général de l'épigramme. La base sur laquelle elle était gravée portait la statue d'un nommé Dracon ou Dracontidès (noms bien connus à Athènes), lequel avait vécu un certain nombre d'années (peut-être soixante-deux ans), et qui, après s'être pendant quarante-quatre ans consacré au culte d'Athéné, était mort ayant vu quatre enfants de ses enfants. On peut même affirmer d'après la cinquième ligne que la statue avait été consacrée par sa mère beaucoup plus âgée que lui, et dont l'orgueil non moins grand que celui de la femme de Strepsiade (1) avait souffert, et peut-être voulu, que dans l'épigramme le poète changeât le nom de Dracon en celui de Dracontidès, ce qui semblait faire remonter sa noblesse jusqu'au législateur athénien. Ce sens admis, la restitution suivante, que je ne donne pourtant que comme une conjecture, ne doit pas s'éloigner beaucoup de l'original.

[Ἡ μήτηρ ἀνέθηκε] Δρακο[ντιάδ]ην [γρ]αῖ' (2), ὅς μὲν
[ἐξήκοντα δύο] ἐξέπερασεν ἔτη
[ἀγνώστ]· τέσσαρ' ἀκοντα δ' ἔτη καὶ τέσσαρ' Ἀθίνα
[Θύσεν, καὶ τέκν' ἔδωκ' ἐπείδε τέκνων] (3).

(1) Aristoph., *Nuées*, 60—70.

(2) Le lapicide, peu constant dans son orthographe, n'avait sans doute pas plus éliidé le dernier A de γραῖα, vers 1, que celui de τέσσαρ, vers 3. J'ai cru devoir les supprimer dans ma transcription.

(3) Il avait eu cela de commun avec Tellos dont Solon vantait le bonheur au

5

[ἡ δαῖνα Δράκοντος Φλυεύς μήτηρ.
ὁ δαῖνα ἐπό]ησεν.

M. Rangabé, auquel le mot Ἀθίνα avait bien révélé une composition poétique, n'a cependant tenté que la restitution de la ligne 4. Par une singulière préoccupation, il y voit Σαπίσι δι τέκνων, où, dit-il, *Sarapis paraît être compris dans l'invocation en faveur de celle qui a dédié la statue et de ses enfants*. Il est souvent plus heureux.

La licence qu'offre la cinquième syllabe de la première penthémimère du vers 2 est justifiée par la césure.

10.

C. E. — Base de marbre blanc trouvée près du temple d'Erechthée. — Mus., 1750. — *Journ. archéol.*, 221; *Ant. hell.*, 1021; Beulé, t. I^{er}, p. 545. — Haut. des lettres, 0,01; dist., 0,008; interl., 0,014.

[Κηφισόδοτος Ἀπολλήξειδος]
[Ἀθ]ελίδης τῇ Ἀθηναίᾳ
[ἀνέ]θηκε.

Céphisodote, fils d'Apolléxis du dème des Athalides, a fait cette offrande à Athénè.

Il faut bien se garder de voir dans Ἀπολλήξειδος, dont M. Beulé a fait Ἀπολλήξειδος, forme impossible, le génitif d'un nom féminin. Les noms en ις, ιδος, dérivés du radical d'un futur, sont tous masculins, bien que la terminaison ις, ιδος, paraisse appartenir plus particulièrement aux noms féminins, témoins : Ἐρυσίς (1), Ἀλαξίς, Ἀναξίς, Γνωσίς, Διερξίς, Ζεῦξίς, Κτῆσις, Σώσις, auxquels on peut ajouter Ἀκσις. Pour expliquer cette anomalie, on prétend que le suffixe ις dans ces noms doit être considéré comme la contraction du suffixe ιας (2); mais comment expliquer la forme du génitif?

11.

C. E. — Sur un fragment de pierre poreuse. — Mus., 2604. — *Pitt.*, *Anc. Ath.*, p. 506; *Journ. archéol.*, 425; *Ant. hell.*, 1011; Beulé, *L'Acropole d'Ath.*, t. II, p. 204. — Haut. des lettres, 0,05; dist. moyenne, 0,04; interl., 0,015.

Je ne sais par suite de quelle inadvertance la ligne 3 de cette dédicace n'a pas été reproduite dans mon texte épigraphique, bien qu'elle se trouvât sur mon manuscrit. Je m'empresse de réparer cette erreur, en donnant une nouvelle édition de l'inscription.

ΝΘΑΡΟ
ΑΣΙΚΛΕΟ
ΛΑΙΔΗΣ
ΑΘΗΝΑΙ

roi de Lydie : Τέλλω, τοῦτο μὲν, τῆς πόλιος εἰς ἡκούσης, παῖδες ἔσαν καλοὶ τε καὶ γαστροί, καὶ σφι εἶδε ἅπανι τέκνα ἐκγενόμενα. Her., I, 30.

(1) Voy. plus haut, n° 8, col. 3.

(2) Keil, *Specimen onomalogi graeci*, 79 et suiv. M. Pape, *Wörterb. der gr. Eigennamen*, p. 5 de la première édition, adopte cette explication.

[Κά]νθαρος [ε Π]ασικλέου [ε Φι]λαίδης [τῆ] Ἀθηνά[α].

Cantharos, fils de Pasiclès, du dème des Philaïdes, à Athénè.

Κάνθαρος était le nom d'un des héros de l'Attique, qui avait donné son nom à un des trois ports du Pirée (1); rien d'étonnant de le voir porté par un habitant du dème des Philaïdes. C'était la patrie de Pisistrate (2).

Je ne parle pas des variantes qu'offrent les deux copies de M. Pittakis et celle de M. Rangabé. Le texte original que je reproduis ici d'après mon estampage, et dont je garantis l'exactitude, m'autorise à n'en faire aucune mention. La ligne donnée par eux au commencement est une pure supposition. Elle n'existe pas.

12.

Sur une plaque de marbre placée au-dessus de la porte de la chapelle de Saint-Constantin, au village de Κοροπί ou Κουρσαλῆς, sur la pente orientale de l'Hymette. — Ross, *Demen*, 51; *Ant. hell.*, 1181.

[Α]μάχ[ος] Ἀπ[ολλωνίου] Ἀ[θηναίου] ἡ[νέθη]κεν ἅ[παντες] ἄ[νθρωποι].

Lamachos, fils d'Apollonios, du dème d'Athmonia, m'a consacré à Athénè comme prémices.

Séduit par l'assonance, le gouvernement grec, lors de la nouvelle distribution du territoire de l'Attique en dèmes, a donné au village de Coropi le nom de l'ancien dème Cropia. C'est une des nombreuses erreurs qui furent alors commises. Le dème de Cropia, comme nous l'apprend Thucydide, était situé dans la partie orientale de l'Egaléos, entre les Rhiti ('Ρεῖτοι) et Acharnes. Coropi n'est donc pas Cropia. Ce n'est pas non plus Athmonée, qu'il faut placer à Marousi, entre Athènes et Céphisia (3).

12 a.

Sur un fragment de base en marbre de l'Hymette, trouvé par M. Pittakis en 1854 sur l'Acropole. — *Journ. archéol.*, 2666.

Η Ν Α Ι
Ι Σ Τ Ρ Α Τ Η Ν
Π Ρ Ο Κ Λ Η Σ
Γ Α Λ Η Τ Τ Ι Ο Σ
5 Υ Ρ Α

[Τῆ] Ἀθ[ηνῶ]ν
[Σω]στράτην
[Τ]ποκλής
[Συ]πλάττω

A Athénè, Hippoteles du dème de Sypalettos a consacré cette statue de Sosistrate.

(1) Aristoph., *Pais*, 144.

(2) Plut., *Solon*, ch. x. Plat. *Hipparch.*, p. 228.

(3) Voy. Ross, *Demen*, p. 56 et G. Hanriot, *Recherches sur la topographie des dèmes de l'Attique*, p. 63.

Si j'ai préféré, ligne 2, le nom de Sosistrate à celui de Lysistrate, ce n'est pas pour faire autrement que M. Pittakis, qui a adopté ce dernier, mais c'est que je ne connaissais de ce nom que l'exemple fourni par le titre d'une des comédies d'Aristophanes, et qu'il me paraît avoir été forgé par le poète pour mieux caractériser le rôle que remplit celle à qui il le fait porter.

La cinquième ligne ne me paraît pas pouvoir être restaurée, si elle a été bien copiée. Peut-être cache-t-elle [τῆν] θυγατέρα.

13.

C. E. — Sur une base, dans l'Eglise de Mérenda, entre Marcopoulo et Porto Raphti. — Fourm., 497, et, d'après lui, M. Bœckh, *Corpus inscr. gr.*, 490, tous deux avec omission de la quatrième ligne.

Ἡρώδης Ἀττικὸς Μαραθώνιος τὸν νεὼν ἐπεσκεύασεν καὶ τὸ ἀγάλμα ἐνέθηκεν τῇ Ἀθηνᾷ.

Hérodès Atticos de Marathon a restauré ce temple, et consacré cette statue à Athénè.

On sait que le célèbre Hérode Atticus avait de grands biens dans l'Attique, notamment à Marathon, sa patrie, et à Céphisia, ses dèmes favoris (1). Il résulte de notre inscription qu'il en possédait aussi dans le dème qu'a remplacé Mérenda, que ce soit Myrrhinunte, comme le pensent MM. Leake (2), Bœckh (3), Rangabé (4) et Ross (5), ou un autre comme le soutient M. Hanriot (6), contre l'opinion de ses devanciers, et fort du témoignage de Strabon, qui fait de Myrrhinunte un dème maritime. Quoi qu'il en soit, dans les jardins voisins de l'église de Mérenda, j'ai retrouvé de nombreux fragments de bas-reliefs sur la bande inférieure de l'un desquels on lit ΑΘΩΝΙΟΣ, qui pourrait bien se rapporter encore à Hérode Atticus.

13 a.

Corpus inscr. gr., 492, sur deux lignes, d'après Murat., t. II, p. mxxxi, 7. Je reproduis la copie de M. Pittakis qui la donne, *Anc. Ath.*, p. 286, sur une seule ligne, et dit l'avoir trouvée non loin de l'emplacement de la statue d'Athénè Promachos.

ΝΕΙΚΙΑΣ ΝΕΙΚΙΟΥ Ἀζην[ί]ου Ἀθηνῶν.

Nicias, fils de Nicias, du dème d'Azénia, à Athénè.

Nicias, fils de Nicias, du dème d'Azénia, a consacré cette statue à Athénè.

(1) Philostr., *V. S.* II, 1, § 12 : διηγεῖται μὲν ὁ Ἡρώδης περὶ τοὺς φιλότατους ἐαυτοῦ δῆμους, Μαραθῶνα καὶ Κηφισίαν. Olearius, dans ses notes sur ce passage, indique les motifs de cette préférence.

(2) *The Demi of Attica*, p. 73, 2^e éd.

(3) *Corpus inscr. gr.*, 490.

(4) *Ant. hell.*, t. I^{er}, p. 190.

(5) *Die Deme von Attika*, p. 84.

(6) *Recherches sur la topographie des dèmes de l'Attique*, p. 181 et suiv.

B. ATHÈNE VIERGE (1).

13 b.

Près du Parthénon, sur une colonne que M. Pittakis, *Anc. Ath.*, p. 304, regarde comme sépulcrale, et qui ne peut avoir été qu'une colonne votive. — *Ant. hell.*, 1014.

ΝΟΣΣΙΣΘΕΟΚΛΕΟΥΣ
ΚΑΙΒΙΤΤΟΥΣ
ΙΕΡΑΤΕΥΣΑΣΑΝ
ΠΑΡΘΕΝΩΙΑΘΗΝΑΙ

Les copies prises par M. Pittakis dans l'origine de ses fonctions sont généralement regardées comme peu exactes, et il est à présumer que le N qui termine la troisième ligne ne se trouvait pas sur le monument, qui paraît avoir disparu depuis, car ni M. Rangabé ni moi nous ne l'avons vu. Il faut donc lire :

Νόσσις Θεοκλέους καὶ Βιττοῦ;
ἱερατεύσασα Παρθένω Ἀθηνῶν.

Plus d'une raison rendent cette inscription suspecte : d'abord, il n'y a guère d'exemple d'une femme désignée par le nom de sa mère après l'avoir été, suivant l'usage, par celui de son père ; ensuite, les épithètes données à Athénè suivent toujours ce nom au lieu de le précéder. Du reste, Nossis est un nom déjà connu, trop connu peut-être. C'est celui d'une poétesse (2) de l'*Anthologie* (3), originaire de la Locride. Le nom de Bittô a aussi une célébrité littéraire (4). On le trouve également sous la forme Βιτώ (5).

C. ATHÈNE ARCHÉGÉTIDE (6).

13 c.

Sur un fragment d'autel. — *Fourm.*, 55 et 512, avec le renseignement suivant : « Proche de la fontaine neuve, près de l'hôtel des Ventes. » C'est d'après lui que M. Bœckh l'a insérée dans *Corpus inscr. gr.*, 476. Stuart l'a gravée dans ses *Ant. att.*, vol. I, p. 1. (Cf. p. x).

ΑΘΗΝΑΙΑΡΧΗΓΕΤΙΔΙΚΑΙΘ
ΗΣΕΡΜΟ...ΓΑΡΓΗΤΤΙΟΣΤΟΝ

Ἀθηνῶν Ἀρχηγέτιδι καὶ θεῶις πασι . . . ἡς Ἑρμοῦ . . . Γαργήτιος τοῦ [ἑομόν.]

A Athénè, créatrice d'Athènes et à tous les dieux, un tel fils d'Hermo . . . du deme de Gargette, a consacré cet autel.

M. Bœckh regarde comme incertaine la restitution qu'il propose ligne 1, d'après le n° 455 du *Corpus*, καὶ θεῶις πασι. Pour

(1) Le surnom de Παρθένω donné à la Minerve d'Athènes est confirmé par deux passages de Pausanias, V, 11, 10 et X, 34, 8.

(2) C'est sans doute par suite d'une faute d'impression qu'elle est qualifiée de prêtresse par M. Rangabé.

(3) *Anth. Pal.*, V, 170; VI, 132, 265, 273, 275, 353, 554; VII, 414, 718; IX, 332, 604, 605.

(4) *Anth. Pal.*, V, 207; App. 157.

(5) *Ant. Pal.*, XI, 196.

(6) Ce surnom de Minerve à Athènes est connu par un passage de Plutarque,

moi, je la tiens pour excellente, attendu que ce n'est pas la seule offrande où l'on associe tous les dieux à Athénè. Nous en verrons un autre exemple au n° 23.

13 d.

C. — Trouvée par M. Pittakis dans l'église de Saint-Constantin, *Anc. Ath.*, p. 151 et 152; copiée par moi, place de la Métropole, sur une architrave grossière en lettres du second siècle de notre ère. — Haut. des lettres, 0,14.

ΑΘΗΝΑΙΑΡΧ

Ἀθηνῶν ἀρχηγέτιδι.

D. ATHÈNE POLIADE.

14.

C. E. — Sur un piédestal de marbre trouvé en 1857 sur l'Acropole, au N. du Parthénon, et près du temple d'Érechthée. On voit sur sa surface supérieure deux trous oblongs qui ont servi au scellement de la statue placée sur cette base. — L. Ross, *Kunstblatt*, 1840, n° 17; *Journ. archéol.*, 125; Ad. Schoell, *Mittheilung. aus Griechent.*, p. 128, 2; *Ant. hell.*, 1010; Raoul-Rochette, *Quest. de l'hist. de l'art*, p. 116; Beulé, *l'Acropole d'Ath.*, t. I^{er}, p. 545. — Haut. des lettres (l. 1 et 2), 0,025; (l. 3), 0,015; dist. (l. 1 et 2), 0,014; (l. 3), 0,009; interl. (l. 1 et 2), 0,018; (l. 2 et 3), 0,015.

[Φ]ίλων (1) Ἀπολλοδώρου Φρε[αδίου]
Ἀθηνῶν Πολιάδι ἀνέθηκεν.

Ἐξέκεστος ἐπόησεν.

Philon, fils d'Apollodore, du deme des Phréarriens, a consacré cette statue à Athénè Poliaide.

Exécstos l'a faite.

M. Ad. Schoell ayant pu déchiffrer, ligne 3, les trois avant-dernières lettres du nom Ἐξέκεστος, et sous prétexte que l'espace vide devait être rempli par plus de trois lettres, a proposé de lire : Ἐξέκεστίδης, que Raoul-Rochette a préféré; comme il ne peut y avoir d'incertitude que sur le premier Σ, et que la désinence ΤΟΣ, avec un peu d'attention, se distingue très-facilement, la leçon Ἐξέκεστος est la seule vraie, et doit être maintenue. C'est d'ailleurs un nom tout aussi athénien qu'Ἐξέκεστίδης, lequel n'est qu'un dérivé (2).

Raoul-Rochette croit ce statuaire contemporain de Sthennis et de Léocharès. La forme des lettres autorise cette conjecture.

Alcib., II, par le schol. d'Aristophanes, *Oiseaux*, 415, et par les inscriptions. Voy. Bœckh sur le n° 477 du *Corpus*, et plus bas, n° 250. M. Jacobi, *Handw. der gr. und röm. Mythol.*, n'en dit rien à l'article *Athénè*, et n'indique que le masculin Ἀρχηγέτης, épithète d'Apollon et d'Esculape.

(1) Le Λ se distingue sur l'estampage; le X que donne M. Rangabé d'après le *Journ. archéol.*, n'existe pas sur le marbre.

(2) C'était celui d'un médecin athénien mentionné par Démétrios, *De falsis leg.*, p. 379, 16.

14 a.

Sur un fragment en pierre d'Élensis, trouvé par M. Pittakis non loin du piédestal d'Agrippa, autant qu'on peut en juger par la place que cette inscription occupe dans son livre intitulé: *l'Ancienne Athènes*, p. 501. — *Ant. hell.*, 1012.

ΑΘΗΝΑΙΠΟΛΙΑΔΙ

Ἀθηνᾶ Πολιάδι.

14 b.

Trouvée au N. du Parthénon, suivant M. Pittakis, *Anc. Ath.*, p. 290; *Ant. hell.*, 1016.

ΑΥΤΟΥ ΜΝΗΜΕΙΟΝ ΑΘΗΝΑΙΠΟΛΙΑΔΙ
ΟΙ . . . ΟΜΕΧΟΝΤΙ
ΘΕΑΙ ΠΥΛΟΡΟΥΣ ΑΝΕΘΕΣΑΝ
ΑΡΕΤΗΣ ΕΝΕΚΕΝ
ΗΝ ΜΙ . . .
ΑΛΛΑ ΕΤΗΣΙΕΤΧΟΡ
ΙΟΜΟΡΙΗΝ

La copie de M. Pittakis, pour la reproduction de laquelle je n'ai eu aucun moyen de contrôle, doit contenir beaucoup de restaurations arbitraires confondues avec le texte, suivant l'ancienne habitude de l'éditeur, et il est impossible d'en saisir le sens général. Telle qu'elle est, elle paraît se composer de plusieurs inscriptions. La première était renfermée dans la ligne 1 :

τῷ αὐτοῦ μνημεῖον Ἀθηνᾶ Πολιάδι.

Une seconde est contenue dans les lignes 2—5.

Οἱ . . . μετέχο[υσ]·
Θεᾶ πυλωρὸς ἀνέθεσαν
ἀρετῆς ἐνεκεν
ἦν . . .

Ceux qui participent à . . . ont consacré les pylôres à la déesse en récompense de la vertu dont . . .

Le reste devait appartenir à un distique élégiaque dont on ne reconnaît plus que la fin du pentamètre : *μερίην*.

Ces conjectures sont loin de me satisfaire, et il est à souhaiter que cette inscription se retrouve, afin qu'on nous en donne une copie plus exacte, et que tous les doutes qu'elle soulève puissent disparaître.

14 c.

Trouvée dans le temple d'Érechthée, suivant M. Pittakis, *Anc. Ath.*, 597. — *Ant. hell.*, 1018.

ΑΘΗΝΑΙΠΟΛΙΑΔΙ ΕΤΕ ΑΜΕΝ Η ΑΝΕΘΗΚΕΝ

[Ἡ δαίνα τοῦ δαίνος] Ἀθηνᾶ Πολιάδι εὐχαμένη ἀνέθηκεν.

Une telle, fille d'un tel, a consacré ce monument à Athénè Poliade, en accomplissement d'un vœu.

14 d.

Trouvée près du temple d'Érechthée, suivant M. Pittakis, p. 409. — *Ant. hell.*, 1019.

ΔΗΜΑΡΧΟΣ ΑΡΙΣΤΙΩΝΟΣ ΠΑΙΑΝΙΕΥΣ
ΑΘΗΝΑΙΠΟΛΙΑΔΙ
ΤΗΝ ΕΑΥΤΟΥ

Δήμαρχος Ἀριστίωνος Παιανιεύς [τὴν δαίνα ἀνέθηκεν] Ἀθηνᾶ Πολιάδι [τὴν . . .]. τὴν ἑαυτοῦ.

Démarque, fils d'Ariston, du dème de Pæanie, a consacré à Athénè Poliade une telle, sa [fille, sa femme ou sa sœur].

M. Rangabé s'aventure beaucoup en avançant que Démarque, fils d'Ariston, est le même dont le fils Ménandre était enterré à Salamine, et dont l'épithaphe subsiste encore (1). Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que l'un et l'autre appartenaient au même dème, et vraisemblablement à la même famille.

15.

G. E. — Fragment conservé dans le Mus., n° 1247. — Haut. des lettres, 0,016; dist., 0,006; interl., 0,019.

[Ἀ]θηνᾶ Πολιάδι
[Κρα]τὸς Ἀντ . . .
[Λου]σιᾶς Τη[λε] . . .
τὴν μεγ[ίστην] ἐβ[ε]β[η] [ἡφόρον]
5 ἀνέθηκεν[εν].
.
.

A Athénè Poliade Cratès, fils d'Ant . . . , du dème de Lousia, a consacré cette statue de Tèle . . . , grande errhéphore.

On savait déjà que les errhéphores, particulièrement attachées au culte d'Athénè Poliade (2), étaient au nombre de quatre (3). Cette inscription, si j'en avais bien restitué la ligne 4, nous apprendrait que l'une d'elles avait le pas sur les autres.

15 a.

Sur un piédestal en marbre noir d'Élensis, trouvé sur l'Acropole. — *Ant. hell.*, 1020.

ΠΥΡΡΟΣ ΝΕΟΚΛΕΙΔΟΥ
ΑΝΕΘΗΚΕΝ ΑΘΗΝΑΙΠΟΛΙΑΔΙ
ΜΝΑΣΙΑΣ ΕΠΟΗΣΕ

Πύρρος Νεοκλείδου
ἀνέθηκεν Ἀθηνᾶ Πολιάδι.

Μνασίας ἐπόησεν.

La forme Α des alphas n'indique pas une époque plus an-

(1) *Corpus inser. gr.*, 745.

(2) Pausan., I, 27, 4.

(3) Ch.-Fr. Hermann, *Lehrb. der gottesdienstlichen Alterthümer der Griechen*, § 61, note 10.

cienne que le second siècle avant notre ère. Le nom du sculpteur Mnasia ne figure pas dans les catalogues d'artistes. La forme dorienne de son nom n'indique pas un Athénien.

16.

C. E. — Sur un piédestal de marbre pentélique, trouvé en 1839 à l'E. du temple d'Érechthée. — *Journ. archéol.*, 291; *Ant. hell.*, 1024. — Haut. des lettres, 0,015; dist., 0,006; interl., 0,08.

Παναρίσταν Μαντίου Μαραθωνίου [ο πατήρ]
καὶ ἡ μήτηρ Θεοδότη Δ[ο]σιθέου Ἑ.
θυγάτηρ καὶ οἱ ἀδελφοὶ Κλεομένης καὶ
[ἐξ] ἑρηφονόρου Ἀθηναίᾳ Πολιάδ[ει]
5 ἀνέθηκεν.

Panarista, fille de Mantias, du dème de Marathon, a été consacrée à Athéné Poliade, dont elle a été l'errhéphore, par son père, sa mère Théodoté, fille de Dosithéos, du dème d'E. . . ., et ses frères Cléomène et

Comparez cette inscription à notre n° 20, avec lequel elle offre beaucoup d'analogie.

17.

C. E. — Sur un fragment de base trouvé en 1859 dans les fouilles exécutées sur l'Acropole. — *Mus.*, 2601. — *Journ. archéol.*, 96. M. Beulé, *ouvr. cit.*, t. II, p. 302, en reproduit le début très-inexactement. — Haut. des lettres, 0,017; dist., 0,005; interl., 0,004.

α.) Ἐρρηφόνον πατήρ με πότιναι [Ἀθηναίᾳ]
Σαραπίων μήτηρ τε θεῶν [ε] Κ[ρη]θείς].
β.) Τὴν σὴν, Θεάνω, πέντε βαι[οῖς] παιδίᾳ
[δ]ότοισι μὲν ἔβην θ[η]σα[το].

A. *Je fus errhéphore de la puissante Athéné. Mon père Sarapion et ma mère Créthéis ont élevé ici mon image.*

B. *O Théano! cinq jeunes enfants, par les exigences de leur âge, ont épuisé ta jeunesse [et maintenant ils pleurent celle qui les a nourris].*

Il est hors de doute que cette dédicace était écrite en vers iambiques trimètres dont les dernières syllabes seules ont disparu, et il me semble qu'ils contenaient un dialogue entre la femme que représentait la statue et le passant qui contemplait cette image. Quoi qu'il en puisse être, le sens que je donne aux deux premiers vers ne me paraît pas douteux. Il n'y a d'incertain que le dernier mot du second.

Quant aux deux derniers, voici comment j'arrive au sens que je leur prête : le dernier mot de la ligne 4 me paraît avoir été *θήατο*, de *θήσασθαι*, *sugere*, *teter*; seulement, à *ἦ* a été substitué un *ι* par suite de la similitude qu'a toujours eue le son de ces deux voyelles. Le premier mot de la même ligne ne peut être que *λόδοις* ou *δόδοις*, tous deux inconnus à la langue grecque. J'ai préféré le second, dans lequel j'ai cru reconnaître une onomatopée déclivable forgée par le poète à l'aide des deux impératifs *δός*, *δός*, que devaient répéter les enfants qu'on différait de sevrer, quand ils demandaient le sein de leur mère.

J'ajouterai que je ne connais du nom de Κρηθείς d'autre exem-

ple que celui que fournit Pindare (1), encore est-ce le patronymique de Κρηθείς. Mais ce dernier nom se rencontre à Argos dans une inscription copiée par Fourmont (2), ce qui permet d'admettre que le féminin a pu être aussi employé, d'autant plus que Callimaque (3), dans une gracieuse épigramme funéraire, nous offre une autre variété de ce nom féminin, Κρηθείς (4).

18.

C. E. — Sur un piédestal en calcaire bleu trouvé au S. des Propylées. — *Journ. archéol.*, 327; *Stephani, Rhein. Mus. N. F.*, t. IV, p. 55, et pl. II, n° 25; *Ant. hell.*, 1025; *Beulé, ouvr. cit.*, t. I^{er}, p. 303. — Lettres du premier siècle de notre ère. Haut. des lettres, 0,23; dist., 0,004; interl., 0,015.

Ἀθηνᾶς Πολιάδος, [Ἀρισ]-
τονίκη (5) Νικάνδρου Μελέ-
τιος θυγάτηρ τὸ θυγα-
τριδοῦν Κατὺς
5 ἀγόρου Μαραθώνιο[ν]
ἀνέθηκεν.

Consacré à Minerve Poliade.

Aristonice, fille de Nicandre, du dème de Mélité (6) a consacré son petit-fils Catulus, fils de . . . agoras (7), du dème de Marathon.

Remarquez le génitif substitué au datif dans la formule de dédicace. M. Rangabé pense que la femme par qui est faite l'offrande est la Stratonice du n° 1025 des *Ant. hell.* (plus bas, n° 20), mais l'incertitude du nom de la première et la différence des dèmes auxquels appartenaient les pères de l'une et de l'autre enlèvent toute probabilité à cette conjecture.

La septième ligne ajoutée par M. Stephani est d'une écriture plus récente que celle des lignes précédentes. Elle n'a d'ailleurs été vue que par lui, et manque sur mon estampage.

19.

C. E. — Sur le dé d'un piédestal en marbre, trouvé en dégagant le bastion des Propylées. — Paraît inédite. — *Journ. archéol.*, 381. — Haut. des lettres, 0,027; dist. moyenne, 0,01; interl., 0,027.

Les cinq ou six premières lignes ont été effacées à dessein. Les cinq qui suivent cette mutilation doivent être lues ainsi :

. [με]γάλων ἀντιδιδόντες.
Ἀθηναῖοι τῇ Πολιάδι ἀνέθηκε[ν]
κόσμον τῇ φρουρίᾳ ὁ ἀλ[φ]ῆς]
οἰκαίσις ἀνελώμασιν
5 κατεσκευάσεν.

(1) *Ném.*, V, 26.

(2) *Corpus inscr. gr.*, 1120.

(3) *Anth. pal.*, VII, 459.

(4) Κρηθεία τὴν πολύμυθον, ἐπισταμένην καλὰ παῖδων κ. τ. λ.

(5) MM. Rangabé et Beulé restituent Στρατονίκη, mais l'un n'est pas plus sûr que l'autre.

(6) Ce pourrait être aussi l'éthnique d'Amaxanteia ou de Callytos, comme l'a supposé M. Beulé; mais l'espace libre m'a fait donner la préférence à Mélité.

(7) Démagoras ou tout autre nom dans la composition duquel entre le mot ἀγορά.

E. ATHÉNÉ POLIADE ET PANDROSE.

22.

C. E. — Fragment de petit piédestal en marbre de l'Hymette, trouvé en 1838 à l'O. du temple d'Érechthée. — Mus., 1248. — *Journ. archéol.*, 243; *Ant. hell.*, 1022. — Haut. des lettres, 0,01; dist. moyenne, 0,004; interl., 0,006. — Premier siècle avant J. C.

[Λέων] Λεωνίδου Ἀζήνιδος καὶ ἡ δαίνα . . .
 . . . ὄνος Αμπετρέως [υγάτηρ τὴν θυγ-]
 [α]τέρα Νausιστράτην ἐ[ὀρη]φορήσαντι
 Πολιάδῃ καὶ Πανδρόσῃ [ω].

5 [Επ]ὶ ἱερείας Καλλιστ[ράτης].

Leon, fils de Léonidas, du dème d'Azénia, et une telle, fille de . . . on, du dème de Lamptra, ont consacré la statue de leur fille Nausistraté, qui a rempli le sacerdoce d'errhéphore, à (Athénè) Poliada et à Pandrose.

Sous la prêtresse Callistraté.

F. ATHÉNÉ POLIADE ET TOUS LES DIEUX.

23.

C. E. — Sur une base au N. du Parthénon. — *Corpus inscr. gr.*, 407, d'après Chandler, *Inscr.*, II, 17, p. 52, et d'après une copie de Gell; Pittakis, *Anc. Ath.*, p. 281, sur deux lignes, et p. 310 plus exactement. — Mus., 1266. — Haut. des lettres, 0,03; dist., 0,02; interl., 0,006. — Premier siècle de notre ère.

Ὁ σῆμος ὁ Χίων
 Φήσινον Σκυθίνου
 Ἀθηνᾶ Πολιάδῃ
 Καὶ θεοῖς πᾶσιν.

Le peuple de Chios consacre la statue de Phésinos, fils de Scythinos, à Athénè Poliade et à tous les dieux.

Phésinos et Scythinos n'étaient pas Athéniens, comme semble le croire M. Pape (1); c'étaient vraisemblablement deux habitants de Chios ou du moins du littoral de l'Ionie, où le culte d'Athénè Poliade était en vigueur, notamment à Érythres (2). Un célèbre sambographe du nom de Scythinos était de Téos (3).

G. ATHÉNÉ ERGANÉ (4).

24.

C. E. — Sur un petit cube en marbre de l'Hymette, trouvé le 1^{er} janvier 1853 dans les fouilles faites entre le Parthénon et le mur méridional de l'Acropole. — Mus., 2597. — L. Ross, *Kunstblatt*, 1853, n° 27, p. 105; Pittakis, *Anc. Ath.*, p. 558; Welcker *Rhein. Mus.*, t. IV, p. 414; *Ant. hell.*, 1030, d'après la copie très-inexacte de M. Pittakis, et non d'après le marbre: Beulé, *l'Acropole d'Ath.*, t. I^{er}, p. 516, d'après mon estampage et la restitution que je lui en ai communiquée.

Χερσὶ τε καὶ τέχνῃς ἔργων πολλῶν τε δικαίως
 ἱερὸν ἀπὸ γένος τεύχων τινέ[με]ν. ἀνέθηκε Μελίνα

(1) *Wörterb. der gr. Eigenn.* au mot Φήσινος.

(2) Voy. t. III, n° 38 et 40, et *Explicat.*, t. III, p. 20.

(3) *Ath.*, XI, 461 et *Étienne de Byz.* au mot Τέος.

(4) *Athénè ouvrière*, Pausan., I, 24, 6. Diod. de Sicile, V, 73. Les quatre

Σοὶ τήνδε μνήμην, Θεᾷ Ἐργάνῃ, ὧν ἐπόνησεν,
 Μοῖραν ἀπαρχαμένην κτεάνων, τιμῶσα χάριν σήν.

Après avoir élevé une génération d'enfants de ses propres mains, grâce à ses industrieux efforts et à ses tentatives audacieuses et justes, Melinna, ô divine Ergané, t'a élevé ce souvenir de ses travaux, prémices de ses possessions et témoignage de sa reconnaissance pour tes bienfaits.

Dois-je relever l'erreur de M. Rangabé, qui lit, vers 2, ἀνέθηκε με, Αίωνα, et s'étonne de rencontrer ici ce nom sans exemple, sans s'apercevoir de la difficulté qui résulte du pronom με?

25.

C. E. — Fragment de petit piédestal en marbre bleu de l'Hymette, trouvé à l'E. du temple d'Érechthée en 1859. — Mus., 1212. — *Journ. archéol.*, 316; *Ant. hell.*, 1029. — Haut. des lettres, 0,018; dist., 0,012; interl., 0,014. — 3^e ou 2^e siècle avant J. C.

[Πόλ]λη Εὐφρο[σύνου] . . .
 Ἀθ[ηνᾶ] Ἐργ[ανῆ]ν ἀνέθηκεν.

Pollé, fils d'Euphrosynos, du dème de . . . , a consacré cette offrande à Athénè Ergané.

Πόλλη est, à ma connaissance, le seul nom en η précédé d'un λ qui puisse remplir la lacune de trois lettres qu'offre le commencement de la ligne 1.

Des différents personnages du nom d'Euphrosynos dont font mention les inscriptions d'Athènes contenues dans le *Corpus*, un, n° 189, est du dème de Pallène; un autre, n° 266, de celui de Phalère; un troisième, n° 193, de celui des Sphettions, etc.: il est donc impossible de préciser à quel dème appartenait le père de Pollé.

26.

C. E. — Sur un fragment de base trouvé en 1859 à l'O. du Parthénon. — Mus., 1883. — *Journ. archéol.*, 427; Beulé, t. I^{er}, p. 513; *Ant. hell.*, 1028. — Haut. des lettres, 0,018; dist., 0,016; interl., 0,012.

M. Rangabé croit que cette inscription n'est que de peu de temps postérieure à l'archontat d'Euclide. Je la ferais plutôt descendre à l'époque qui suivit la mort d'Alexandre, et je me fonde particulièrement sur la forme E de l'épsilon, sur la forme Λ des lambda, et enfin sur le peu de fermeté des traits. L'ancienne orthographe, dont les lignes 4 et 5 offrent encore des exemples, se maintint très-tard après Euclide dans certaines formules consacrées, comme ΤΕΙΒΟΥΛΕΙ, ΑΓΑΘΕΙΤΥΧΕΙ, etc.

La restitution suivante me paraît certaine :

[Εὐκ]ρίμων
 [Διο]κλέους

inscriptions qui suivent, trouvées dans un même endroit de l'Acropole, à l'O. du Parthénon, ont fait présumer avec beaucoup de vraisemblance que la vraie le temple d'Athénè Ergané. Voyez Raoul-Rochette, *Journ. des savants*, 1851, pp. 745 et suiv., et les autorités qu'il cite; Beulé, *ouvr. cit.*, t. I, p. 309 et suiv.

[Οι]νατος (1)
[Αθ]ηνάα
5 [Ερ]γάνη
[ἀν]έστηκεν.

Euclemon, fils de Diocles, du deme d'Oénoé, a fait cette offrande à Athéné Ergané.

27.

C. E. — Fragment de marbre blanc trouvé sur l'Acropole. — Mus., 1346. — *Ant. hell.*, 1150. — Haut. des lettres, 0,011; dist., 0,003; interl., 0,02. — Caractères un peu plus fermes que ceux du n° précédent. Les traits de la ligne 2 sont moins creusés, mais de la même époque, fin du 4^e siècle avant J. C. ou commencement du 5^e.

On ne peut restituer avec certitude que la ligne 3 :

[Αθηνάα Ε]ργάνη ἀνέστηκεν ou ἀνέστηκεν.

Il manque donc sept lettres au moins sur la gauche de l'inscription. On peut, du reste, entrevoir par la ligne 1, ὅπως τ..., que l'offrande était faite par un père dans l'intérêt d'un ou de plusieurs de ses enfants (2).

H. ATHÉNÉ HIPPIA (3).

27 a.

Ad magnam lapidem in agro Athenarum. » Cyriaque d'Ancône, p. xiv, n° 130. Reproduit d'après les papiers de ce dernier par Muratori, t. I^{er}, p. cxlii, 5. Publiée aussi par Bonada, *Carmina ex antiq. lapid.*, t. I^{er}, p. 115; par M. Baekh, *Corpus inscr. gr.*, 474, et par M. Welcker, *Syllloge epigr. gr.*, p. 179, n° 127.

ΤΗΝΥΠΑΤΗΝΑΦΕΣΙΝΦΕΣΙΝΤΗΣΣΤΗΣΣΕΝΑΘΗΝΑΝ
ΕΥΧΟΜΕΝΟΣΠΑΤΡΗΤΗΝΓΛΥΚΕΡΗΝΥΓΙΗΝ

Τὴν ὑπάτην ἄφρονι φερέμεν τῆς στῆσεν Ἀθηνᾶν,
εὐχόμενος πατρὶ τὴν γλυκερὴν ὑγίην.

Phédrate priant Athéné de maintenir sa patrie dans une agréable santé a élevé ici la statue de cette déesse, pour indiquer l'entrée de la carrière.

D'Orville, qui s'est occupé de cette inscription dans son savant *Commentaire sur Chariton* (4), est d'avis que la répétition de ΦΕΣΙΝ, ligne 1, a été occasionnée par le mot ΑΦΕΣΙΝ qui précède, et M. Baekh, qui l'approuve, croit que le nom du dédicataire a disparu. Sans prétendre nier l'influence d'ΑΦΕΣΙΝ, je crois plutôt que les lettres ΦΕΣΙΝΤΗΣ qui viennent en-

(1) Et non pas Ἀθηνάος, comme restituent MM. Pittakis et Rangabé. M. Beulé ne s'est pas trompé; mais Φυλάκων qu'il rétablit, l. 1, est trop court d'une lettre, et Φυλάκος qu'il lit l. 2, est un nom dont je ne connais pas d'exemple à Athènes. Je crois avoir mieux choisi.

(2) Voy. les monuments que je cite dans ma Lettre à M. Letronne, *Revue archéol.*, III^e année, p. 92 et suiv.

(3) Pausan., VIII, 47, 1, nous apprend la cause qui lui fit donner ce surnom.

(4) P. 463 de l'édition de Leipzig. La restitution qu'il propose, Περικλῆς ἐστῆσεν, est à bon droit blâmée par M. Baekh.

suite renferment ce nom altéré, dont la première et la dernière syllabe ont été seulement conservées par le lapicide, et se retrouvent dans ma restitution.

L'Athéné qui sert ici de décoration à l'entrée du Stade ne peut être qu'Athéné Hippiia ou Hygiée. Or, on sait par Pausanias (1) que dans le deme d'Acharnes Athéné Hippiia et Athéné Hygiée étaient avec Apollon et Hercule l'objet d'un culte particulier. Ce doit donc être dans le voisinage de Ménidi, sur l'emplacement de l'ancien deme d'Acharnes, non loin, sans doute, des lieux où étaient le stade ou l'hippodrome de ce deme, que Cyriaque d'Ancône a copié cette inscription.

I. ATHÉNÉ HYGIÉE.

28.

C. E. — Sur un piédestal en marbre pentélique d'une grande pureté de profils, et de forme un peu plus que semi-circulaire, dont le côté plat est adossé à la dernière colonne de l'angle S. E. des Propylées. Trouvé le 12 septembre 1859, il a été souvent publié depuis : *Journ. archéol.* (juin et juillet 1859), 217; Ross, *Kunstblatt*, 1840, n° 57 et suiv.; Ad. Schell, *Archäol. Mittheil. aus Griech.*, p. 127; Curtius, *Bull. de l'Institut de corr. archéol.*, 1840, p. 68; *Journ. des savants*, 1841, p. 247, 2, où elle n'est que mentionnée; Letronne, *Explan. d'une inscr. gr. trouvée dans l'intérieur d'une stat.*, 2^e édition du tirage à part, p. 47, 2, d'après une copie prise par M. Mérimée; *Ant. hell.*, 45; Lud. Stephani, *Studien zur attischen Kunstgeschichte* dans *Rhein. Mus.*, N. F., t. IV, p. 17 et pl. II, n° 8; Raoul-Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 596, n° 519, et *Quest. de l'hist. de l'art*, p. 120; Beulé, *ouvr. cit.*, t. I^{er}, p. 284. — Haut. des lettres, 0,055; dist., 0,014; interl., 0,001. — Beaux caractères de l'époque de Périclès. Voy. pl. 8, n° 4.

Ἀθηναῖοι τῇ Ἀθηναίᾳ τῇ Ὑγίᾳ.

Πύρρος ἐποίησεν Ἀθηναῖος.

Les Athéniens à Athéné Hygiée.

Cette statue est l'ouvrage de Pyrrhos Athénien.

Des découvertes faites sur l'Acropole dans ces vingt dernières années, celle de ce piédestal et de l'inscription qui y est gravée, est incontestablement une des plus intéressantes, puisqu'elle nous a fait retrouver un monument historique occupant encore la place où l'avait vu Pausanias, et où Plutarque nous apprend qu'il avait été consacré.

Pausanias, énumérant les statues qu'il rencontra en sortant des Propylées, parle d'abord de la statue de Diitrophès (2). « Près de Diitrophès, ajoute-t-il, sans décrire les statues moins remarquables, on voit des statues de déesses : celle d'Hygiée, qu'on dit fille d'Esculape, et celle d'Athéné, surnommée Hygiée (3). »

Le piédestal dont nous parlons occupe donc son ancienne place. La statue qu'il portait avait été consacrée par Périclès. Voici à quelle occasion : « Pendant que Mnésiclès élevait les Propylées, un événement merveilleux fit connaître que la déesse, loin de s'opposer à leur construction, voulait y contribuer et y concou-

(1) I, 31, 6. Ἔστι δὲ Ἀχαρναίων δῆμος ὅσῳ θεῶν Ἀπόλλωνα τιμῶσιν Ἀγοία καὶ Ἥρα κλέα. Καὶ Ἀθηνᾶς βοῦμός ἐστιν Ὑγίᾳ. Τὴν δὲ Ἰππίαν Ἀθηνᾶν ὀνομάζουσι. Elle avait aussi un autel à Colone. Soph., *Oed. à Col.*, v. 1555 et suiv.

(2) Wunder : Οἱ τὰν Ἰππίαν τιμῶσιν Ἀθηνᾶν. Voy. encore Pausan., I, 30, 4.

(3) Voy. n° 40.

(4) Pausan., I, 23, 4.

vir. Le plus actif et le plus habile des ouvriers, ayant fait un faux pas, se laissa tomber du haut de l'édifice, et se blessa si dangereusement que les médecins désespéraient de sa vie. Périclès en était très-affligé, quand la déesse lui apparaissant en songe lui indiqua un remède qui procura à cet homme une prompte guérison. En reconnaissance de ce bienfait, Périclès fit faire en bronze la statue d'Athéné Hygiée, et la plaça sur l'Acropole (1). »

L'antiquité nous a même conservé le nom de la plante à laquelle l'ouvrier blessé avait dû sa guérison. Plin^e nous apprend que c'était le *perdicium* ou *parthenium*, et qu'elle devait ce dernier nom à l'intervention de Minerve dans l'événement dont avait failli être victime un esclave chéri de Périclès, pendant les travaux exécutés dans la citadelle (2). C'est la *Parietaria diffusa* de Linné ou *Matricaria Parthenium*. Elle croît naturellement et en abondance sur l'Acropole. Les Athéniens assiégés par Sylla furent réduits à s'en nourrir (3).

Il nous reste à parler de l'artiste qui avait été chargé de faire la statue de la déesse. Avant la découverte de la base qui fait le sujet de cette notice, on ne le connaissait que par le passage où Plin^e nous apprend qu'il avait fait une statue d'Hygiée et une statue de Minerve (4). Notre inscription prouve que dans ce passage de Plin^e la conjonction *et* doit être supprimée (5). Elle nous apprend en outre qu'il était Athénien, et comme les Propylées furent bâtis dans le cours des cinq années qui s'écoulèrent depuis l'Ol. LXXXV, 4 jusqu'à l'Ol. LXXXVII, 1 (6), de 437 à 432 avant notre ère, elle nous permet encore de fixer l'époque où il vivait. Il est bien vrai que l'emploi, ligne 2, de l'H comme voyelle et la forme du Σ nous reporteraient à l'année de l'archontat d'Euclide ou au delà, mais la forme du gamma Λ et l'orthographe de l'article ΤΕΙ nous permettent de ne rien changer à la date que nous venons d'indiquer. On peut voir d'ailleurs ce que nous avons dit plus haut, n° 8, sur l'emploi anticipé de certaines lettres de l'alphabet ionien (7). Il se peut d'ailleurs que la statue n'ait été terminée par l'artiste que plusieurs années après qu'on la lui avait commandée. Ce qui rend la chose plus vraisemblable, c'est qu'elle était en bronze. Mais je ne puis admettre avec Letronne que la seconde ligne ait été gravée plusieurs années après la première, car les caractères des deux lignes sont évidemment de la même main, et d'ailleurs un pareil fait est sans exemple, comme il est aussi sans vraisemblance.

Pourquoi au nom de Pyrrhos a-t-on joint l'éthnique Ἀθη-

(1) Plut., *Péricl.*, XIII: Τύχη δὲ θαυμαστὴ συμβῆσα περὶ τὴν οἰκοδομίαν ἐμήνυσεν τὴν θεὸν οὐκ ἀποστατούσαν, ἀλλὰ συνεξαπομένην τοῦ ἔργου καὶ συνεπιτελούσαν. Ὁ γὰρ ἐνεργέστατος καὶ προθυμώτατος τῶν τεχνιτῶν ἀποσφαλεῖς ἐξ ὕψους ἔπεσε καὶ διέκειτο μοχλῆρως ὑπὸ τῶν ἐκτῶν ἀπεγνωσμένος. Ἀθρομύοντας δὲ τοῦ Περικλέους ἡ θεὸς ὄναρ φανείσα συνέταξε θεραπεύειν, ἣ γράμμενος ὁ Περικλῆς ταχὺ καὶ ῥαδίως ἰάσατο τὸν ἀνθρώπον. Ἐπὶ τούτῳ δὲ καὶ τὸ χαλκοῦν ἄγαλμα τῆς Ὑγίης Ἀθηνᾶς ἀνέστησεν ἐν ἀκροπόλει.

(2) Plin^e, *H. N.*, XXII, XVII: « Contra huleera, rupta, lapsusque et praecipitia, aut vehiculorum eversiones, singularis. Verna carus Pericli, Atheniensium principis, quum is in arce templum edificaret, repissetque super altitudinem fastigium, et inde ceridisset, hac herba dicitur sanatus, monstrata Pericli somnio a Minerva. Quare Parthenium vocari crepta est, assignaturque ei decem »

(3) Plut., *Sylla*, XIII.

(4) Plin^e, XXXIV, 19, 31. « Polydes hermaphroditum nobilem fecit. Pyrrhus Hygiam et Minervam. »

(5) C'est aussi l'opinion de M. Rangabé, de Letronne et de M. Beulé, *pass. cit.*

(6) Plut., *Péricl.*, XIII.

(7) Voyez encore à cet égard M. L. Ross, *Journ. des sav.*, 1851, p. 247.

νηος et non pas un démotique? C'est que peut-être Pyrrhos, né dans une autre ville, avait reçu le droit de cité à Athènes, en récompense de la part qu'il avait prise aux embellissements de l'Acropole, et qu'à l'époque où l'inscription fut gravée il n'avait pas encore fait choix de la tribu, du dème et de la phratrie qu'on lui avait laissée la faculté d'adopter. (Εἶναι δὲ αὐτὸν Ἀθηναῖον καὶ εἶναι αὐτῷ γράψασθαι φυλῆς καὶ δῆμου καὶ φρατρίας ἣς ἂν βούληται) (1).

28 a.

Corpus inscr. gr., 475, d'après un bas-relief du musée Nani, trouvé en 1760 à Athènes, gravé dans les *Monum. Peloponn.* de Pacciaudi, t. II, p. 153, avec un commentaire, p. 153—175, et reproduit dans le *Musée Nani antiq. coll.*, n° 49. On voit près de Minerve trois hommes coiffés d'un casque, ou plutôt d'un bonnet, et la tunique succincte; celui du milieu tient un bâton, et le premier est couronné par la déesse d'une branche d'herbe. Voyez sur cette herbe Pacciaudi, p. 161. C'est le Parthenium dont il vient d'être question dans le n° précédent. Dans le fronton un grand A sur la saillie supérieure de l'encadrement; au-dessus du bas-relief on lit la ligne suivante mutilée aux deux extrémités:

ΟΞΤΝΙΑΦΩΚΙΝΩΙΚΑΙΝΙΚΑΝΔΡΟΚΑΙΔΕΞΗ

Au-dessous du bas relief:

ΣΤ	ΑΡΧΙΑ	Ο	ΠΙ	ΑΠΠ	ΝΑΝΕ	ΙΞΗΑ
Η	ΣΗΙΑΝΥ	Η	Η	ΟΤΕ		ΥΟΜΦΕΟΞ
Ι	ΣΝΜ		Τ		ΙΙΩ	ΑΟΞ
	ΝΙΚΑΝΔΡΟ	Δ		Ο	Ξ	Ν
5	ΔΜΥ	Ο	ΣΟ		ΛΕΗ	ΜΝ
	ΥΜΟΧ	ΙΙ		ΝΑ	ΟΥ	ΑΑ
	FM	ΧΟ		Ν	ΠΥ	

C'est évidemment une offrande faite à Athéné Hygiée, ce qu'indique la ligne gravée sur la plinthe, que M. Beekh restitue ainsi:

[Θε]ῶ[ς] [ε]ἰς Φωκίων καὶ Νικάνδρον καὶ Δεξιππον.

Hospitalité donnée par la déesse à Phocias, à Nicandrus et à Dexippus.

On sait que dans les temps anciens (2) les malades avaient l'habitude, qui s'est conservée jusqu'à nos jours, de passer la nuit dans les temples (3).

(1) Voy. sur cette formule si fréquente dans les décrets d'Athènes qui conférent le droit de cité à des étrangers, mon explication d'une inscription d'Égée dans les *Novae Ann. de l'Inst. arch.*, t. II, p. 515, et p. 46 du tirage à part.

(2) Pind., *Ol.* XIII, cité par M. Beekh sur le n° 475; Aristoph., *Plut.*, 649—748; Diod. de Sic., I, 25; Cic., *de Divin.* II; Suet., *Vespas.*, 7; Élien, *Aristide, Orat. passim*; Artémidore, *Oneirocrit.*, V, 92; Émapi., *Édémus*; Hérodien, IV, 8. Le savant H. Meibom a écrit sur ce sujet un traité spécial: *De incubatione in decem fanis medicum causa olim facta*. Helmstadt, 1659, in-4°. La question a été reprise de nos jours par M. L. P. Aug. Gauthier dans son livre intitulé: *Recherches historiques sur l'exercice de la médecine dans les temples chez les peuples anciens*. Paris et Lyon, 1844, in-8°. Voyez l'article consacré à cet ouvrage par M. Alfr. Maury, *Revue de philologie*, t. I^{er}, p. 146 et suivantes. Voy. aussi le mémoire de M. Egger sur une inscription grecque du Sérapéum de Memphis, *Bulletin archéologique français*, 1846, n° 23.

(3) *Revue archéol.* 1844—1845, p. 283 et suiv.

Pacciaudi pense, avec une vraisemblance que reconnaît M. Bœckh, que les sept lignes inférieures et celles qui suivaient sur la partie manquante contenaient l'indication des remèdes prescrits aux trois malades par Minerve Hygiée. Le nom de Nicandre se lit en effet à la ligne 4. Une inscription grecque, trouvée à Rome dans l'île du Tibre, et qui est aujourd'hui conservée au *museo Borbonico* de Naples (1), nous offre un exemple plus complet de cet usage. C'étaient, en quelque sorte, les cahiers d'observations tenus par les prêtres des dieux sauveurs; et les plus grands médecins, Hippocrate lui-même, en ont profité (2).

J. ATHÈNE CHALCEIA.

28 b.

Sur un fragment d'architrave qui, suivant M. Pittakis, *Anc. Ath.*, p. 391, a été trouvé au N. E. du Parthénon, et que nul n'a vu depuis. — *Ant. hell.*, 1017.

ΑΘΗΝΑΙΧΑΛΚ. ΟΙΠΥ

Ἀθηνᾶ Χαλκ[εῖα] οἱ πυ[ροεργῆς].

A Athène Chalceia Les Forgerons.

J'en demande pardon à M. Pittakis, mais si cette inscription n'a jamais existé, comme semble le supposer M. Rangabé, et comme je pencherais à l'admettre, il serait bien possible que, venant de lire l'article Χαλκεία dans le *Græcia ferata* de Meursius, assis sur le péristyle N. E. du Parthénon, au sortir des ruines du temple d'Athénè Ergané, et s'étant endormi tout préoccupé de sa lecture, il aura rêvé qu'il avait découvert le fragment d'inscription que nous reproduisons ici, et l'aura publié plus tard, comme s'il l'avait trouvé réellement; car il ne me viendra jamais l'idée de suspecter sa bonne foi, comme tant d'autres l'ont fait. Son amour pour sa patrie et pour ses antiquités ont pu lui faire quelquefois illusion; il aura pu, dans certains moments d'enthousiasme, être victime d'une sorte d'hallucination épigraphique; mais je lui crois l'âme trop candide et trop honnête pour supposer qu'il ait jamais, de propos délibéré, imité les faussaires de l'Italie, et forgé des inscriptions pour autoriser ses conjectures topographiques.

Voici sous l'empire de quelles idées il aura, selon moi, rêvé dans cette circonstance.

L'ancien texte d'Harpocraton (3) renferme au mot Χαλκεία l'explication suivante : Τὰ Χαλκεία ἐορτὴ παρ' Ἀθηναίοις ἀγομένη πρὸς τὸν ἑορταζόμενον ἐν ἧ καὶ νεῖ, χειρὸν αἱ κοινὴ, μάλιστα δὲ χαλκεύουσιν, ὡς φησὶν Ἀπολλώνιος ὁ Ἀχαρνεύς. Φανόδημος δὲ οὐκ Ἀθηνᾶ φησὶν ἀγεσθαι τὴν ἐορτήν, ἀλλὰ Ἥφαιστον.

Meursius a bien vu que, si Harpocraton opposait le témoignage de Phanodème à celui d'Apollonios d'Acharnes, c'est que ce dernier attribuait la fête à Athénè, et il a rétabli τῇ Ἀθηνᾶ devant le participe ἀγομένη (4). On obtient ainsi un sens très-satis-

faisant : Chalceia, fête célébrée à Athènes en l'honneur d'Athénè, le 30 du mois de Pyanepsion, par les ouvriers, et surtout par les forgerons, comme le dit Apollonios d'Acharnes. Mais Phanodème prétend qu'elle était consacrée à Héphestos et non à Athénè. Comme il résulte d'ailleurs du témoignage de Snidas (1) que cette fête était aussi appelée par quelques-uns Ἀθηνᾶ, il devient constant que les Χαλκεία étaient une fête consacrée à Athénè. D'autres autorités la plaçant sous l'invocation d'Héphestos (2), on est porté à supposer que le dieu des forgerons avait été associé à Athénè dans la présidence de la fête populaire des artisans (3). Ces déductions, se sera dit M. Pittakis, deviendraient certaines si l'on trouvait une inscription où Athénè porterait le nom de Χαλκεία. De là au rêve de cet archéologue il n'y avait plus qu'un pas, le sommeil et le soleil de l'Attique aidant.

K. PALLAS.

29.

Fragment de colonne en marbre pentélique, trouvé en 1839 à l'E. du Parthénon. — *Journ. archéol.*, 575, *Ant. hell.*, 14. La forme du *chi* indique une époque antérieure à Périclès. — La face supérieure conserve la trace d'un trou de scellement.

Π[αλλ]ᾶ[δ]ος

Δέξ[ι]ς[π]πος

[ἀνέθηκεν]

A Pallas. Dexippos a fait cette offrande.

30.

C. E. — Fragment de piédestal en marbre pentélique, trouvé sur l'Acropole. — *Mus.*, 1838. — *Journ. archéol.*, 551; *Ant. hell.*, 51; M. Beulé, *ouvr. cit.*, t. I^{er}, p. 344, fait allusion au n° 551 du *Journ. archéol.* en renvoyant à la p. 286 de cet ouvrage. — Haut. des lettres, 0,015; dist., 0,015; interl., 0,008. — Époque de Périclès.

[Α]θηνᾶ Π[αλλ]ᾶδ[ος] Κ[αλλ]ῖ[α]ς

A Athénè Pallas, Callias a fait cette offrande.

Le T que donnent ma copie et celles qui l'ont précédée doit être changé en un I, qu'on lit réellement sur la pierre. L'aspect qu'offre en cet endroit le plâtre dont on s'est servi pour encasturer le fragment est la seule cause de cette erreur. A la ligne 3, on distingue encore sur l'estampage de vagues traces de la fin du nom de Callias, la dernière lettre exceptée.

(1) *Corpus inscr. gr.*, 5980.

(2) Strab., XIV, p. 657.

(3) P. 296, éd. de Maussac. Paris, 1614, 4^e.

(4) M. Guill. Dindorf a eu grandement raison de recevoir cette correction, qu'on doit regarder comme certaine, dans le texte d'Harpocraton qu'il a publié récemment à Oxford, 1857, 2 vol. in-8°.

(1) Χαλκεία, ἐορτὴ Ἀθηνᾶς, ἢ τοῦ Ἡφαιστοῦ καλοῦσθαι.

(2) Pollux, *Onom.*, VI, 24; Étym. M. au mot Χαλκεία; Eustath., sur l'II. B', p. 284, 36.

(3) Étymol. Magn., ἐτι ὁ Ἡφαιστος ἐν τῇ Ἀττικῇ χαλκὸν ἐργασατο, ὅτε φησὶ Snidas au mot Χαλκεία, et Eustathe, *pass. cit.*

31.

C. E. — Piédestal mutilé en marbre pentélique, trouvé en 1859 en avant du Parthénon. — Mus., 2596. — *Journ. archéol.*, 123; L. Ross, *Lettre à M. Thiersch*, n° 7, p. 15, 16; Ad. Schoell, *Archäol. Mittheil.*, p. 128, note 1, d'après une copie peu exacte de Ch. Otf. Müller; *Ant. hell.*, 1009; Raoul-Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 572. — M. Beulé, *ouvr. cit.*, t. II, p. 205, donne les sept dernières lignes seulement. — Haut. des lettres (l. 2 et 5), 0,019; (l. 4—13), 0,009; dist. (l. 2 et 5), 0,01; (l. 4—13), 0,005. — Du 3^e au 2^e siècle avant J. C.

Quelques erreurs se sont glissées dans la copie qui a été imprimée sur celle que M. Landron avait exécutée d'après le monument, et que j'ai eu le tort de ne pas collationner avant de l'envoyer au compositeur. Ligne 8, il faut lire :

MNHΔEMEMOIPA

Ligne 9, la première lettre n'est pas un T, mais un Γ. Ligne 10, le Σ qui commence la ligne doit disparaître. Ligne 12, supprimez O et le point qui suit, et lisez O E A I.

La première ligne contenait peut-être le nom de la déesse à laquelle était faite la consécration; à la ligne 2 on lisait celui du consécrateur, et à la ligne 3 celui de son père. Le sens de la 4^e est difficile à deviner; mais je serais porté à croire qu'elle contenait le verbe ἀνέθηκεν suivi de l'indication précise du lieu où avait été élevée la statue. Je propose donc la restitution suivante :

L. 1, [Ἀθηναίης Παλλάδος] (1).
L. 2—4, ὁ δαίμων τοῦ δαίμονος [ἀνέθηκεν ἐν τῷ ἐς] (2).

Les lignes qui suivent jusqu'à la ligne 10 contiennent de deux en deux une fin de vers dactylique hexamètre catalectique; la 12^e, une fin de vers pentamètre. Il est donc évident que cette partie de l'inscription était métrique, qu'elle se composait de trois vers hexamètres suivis d'un pentamètre, fait dont on connaît plus d'un exemple (2).

De ces quatre vers les deux premiers sont les plus difficiles à retrouver. Je ne pense cependant pas que ce soit chose absolument impossible. De la fin du second il résulte que le consécrateur, conduit par la destinée dans le beau temple de Pallas, avait consacré à cette déesse un travail, une œuvre d'art; car, comme l'a bien vu M. Rangabé, tel est le sens qu'il faut donner à πόνον et à ἐλάτρευσα, synonyme ici d'ἐξέτερωσα (3), et plus poétique aux yeux du versificateur que l'expression consacrée ἀνέθηκα, déjà employée d'ailleurs dans la partie de l'inscription en prose. Mais, quand on faisait une offrande à un dieu, c'était ou pour lui demander une faveur ou pour le remercier d'un bienfait. Or, le mot σαρῆς deux fois répété me fait supposer que ce dernier motif avait guidé le personnage qui offre ici à Pallas une statuette, ouvrage de Nicomachos; je dis une statuette : car avant sa mutilation le piédestal n'avait pas plus de 0,25 de largeur sur 0,40 de hauteur. En partant de cet ordre d'idées, je crois pouvoir proposer la restitution suivante des lignes 5—12 :

[Τὴν χάριν εἰς με] σαρῆς δῆλοϊ [θεός, ἐστὶ] δὲ καὶ νοῦς
[εἰς] παρὰ πᾶσι σαρῆ[ς] μνή δέ με Μοῖρα

(1) Au génitif, comme au n° 18. Pour les deux noms réunis voyez n° 30.

(2) Voyez les autorités que j'ai citées à ce sujet, *Journ. gén. de l'Inst.*, P., 1853, n° 73, p. 576, note 10.

(3) Comme dans le n° 11 du *Corpus inscr. gr.*

[Ἦγεν εἰς ναὸν περικλήει Παλλάδος ἀγνῆς
[καὶ] πόνον οὐκ ἀλλεῖ τόνδ' ἐλάτρευσα θεῶ.

La Déesse montre évidemment sa bonté pour moi; ses bienveillantes intentions sont évidentes en tout temps et aux yeux de tous; aussi l'auguste destinée m'ayant conduit dans le beau temple de la chaste Pallas, je lui ai consacré cette œuvre d'art qui n'est pas sans gloire.

Si tel était le sens des quatre vers, il ne pouvait avoir été question de devin dans cette dédicace, comme l'avait pensé M. Rangabé.

La statue offerte à la déesse était l'ouvrage de Nicomachos, ce que nous apprend la ligne 13 :

Νικομαχος ἐποίησεν,

et devait avoir été élevée dans le péribole du temple, si j'ai bien restitué la ligne 4. Peut-être même l'épithète de περικλήει du vers 3 viendrait-elle à l'appui de ma conjecture; car elle me semble se rapporter non-seulement aux richesses que contenaient le ναός, mais aux chefs-d'œuvre de l'art dont son ἱερόν était orné.

M. Beulé fait du consécrateur une prêtresse de Minerve, bien que la terminaison -ης de la ligne 2 ne puisse appartenir qu'à un homme, et, fort de cette idée préconçue, il lit tout autrement que moi le 4^e vers :

πόνον οὐκ ἀλλεῖ τόν ἀεὶ βίον ἐλάτρευσα θεῶ,

qu'il traduit : *J'ai toute ma vie consacré à la déesse des soins qui ne sont pas sans gloire.* Mais cette restitution, que le texte (1) et les dimensions de la base ne permettent pas d'admettre, et d'où résulte en outre un vers hybride dont il n'existe pas d'exemple, ne peut être en aucune façon admise. Si M. Beulé n'adopte pas la mienne, il fera bien de chercher mieux que ce qu'il a trouvé lui-même, et de tenir compte des sept premières lignes qu'il a négligé de reproduire dans son livre.

On a émis sur l'époque où vivait le sculpteur Nicomachos des opinions très-différentes. M. Rangabé le regarde comme inconnu, « à moins, dit-il, que ce ne soit le peintre de Thèbes dont parle Plutarque (2), comme ayant vécu vers l'Ol. CV (360 avant J. C.). » M. Ad. Schœll (3) le croit de l'époque de Léocharès et de Sthémis, qui, suivant mes supputations (4), doivent être placés entre 372 et 321; mais l'une et l'autre de ces deux opinions ont été réfutées, avant même d'avoir été émises, par M. L. Ross (5), qui, d'après la forme des lettres, et surtout d'après cette sorte de négligence et de défaut d'élégance avec lesquelles elles ont été gravées sur le marbre, ne juge pas notre monument antérieur au commencement du troisième siècle avant notre ère, et croit même qu'il doit être placé un peu plus bas encore. C'est à ce dernier sentiment qu'il faut s'en tenir. Les sigma des lignes 2 et 3 ne peuvent laisser de doute à cet égard.

(1) Il y a bien TONAE et non TONAE à la fin de la ligne 11.

(2) *Timol.*, XXXVI.

(3) *Pass. cit.*

(4) *Bulletin archéol. de l'Athenæum français*, n° 3, p. 22, col. 2. Voyez aussi l'explication des n° 48 à 51.

(5) *Lettre à M. Thiersch.*

C. E. — Marbre mutilé et en mauvais état, provenant de la collection Choiseul (catalogue Dubois, n° 289), et conservé aujourd'hui au musée impérial du Louvre, 616. — Publié dans le *Corpus inscr. gr.*, 666, d'après les copies de Müller et de Clarac, pl. xli, et une seconde fois, p. 916

d'après une meilleure copie prise par de Koehler, à Athènes même, où, d'après les papiers de ce dernier, l'inscription a été trouvée, près du temple d'Érechthée. — Reproduite par M. Welcker, *Sylloge epigr. gr.*, n° 142, et par M. Stephani, *Rhein. Mus.*, N. F., t. IV, p. 52

ΠΑΛΛΑΣΕΡΕΧΘΕΙΔΑΝΑΡΧΑΓ . . . ΝΚΑΤΑΝΑΟΝ
ΑΔΕΤΟΙΙΔΡΥΘΗΦΙΛΤΕΡΑΗΡ . . . ΟΣ
ΒΟΥΤΑΔΕΩΝΕΤΥΜΩΝΕΞΑΙΜ . . . ΑΣΓΕΝΕΤΩΡΜΕΝ
ΤΑΓΟΣΕΦΥΣΤΡΑΤΙΑΣΠΕΝΤΑΚΙΠΑΥΣΙΜΑΧΟΣ
5 ΤΟΙ . . ΟΓΟΝΟΙΔΑΝΘΗΣΑΝΕΝΑΙΓΕΙΔΑΙΣΙΛΥΚΟΥΡΓΟΣ
ΧΩΧΘΟΝΙΤΙΜΑΕΙΣΑΤΘΙΔΙΔΙΟΓΕΝΗΣ
ΩΝΤΩΙΜ . . ΡΗΤΩΡΛΟΓΟΣΑΝΔΑΝΕΝΟΥΔΕΔΙΕΡΓΑ
ΕΔΡΑΚΕΝΑΡΧΑΙΑΝΠΑΤΡΙΣΕΛΕΥΘΕΡΙΑΝ

... ΧΕΙΡΚΑΙΕΥΒΟΥΛΙΔΗΣΚΡΩΠΙΔΑΙΕΠΟΙΗΣΑΝ

Παλλάς Ἐρεχθεῖδαν ἀρχηγ[έτι, σὸν] κατὰ νόον
ἀδελφὸν ἰσχυρὸν φιλήτορα Ἡ[ρακλέ]ος,
Βουταδίων ἐτύμων ἐξ αἱμάτων, ἃς γενέτωρ μὲν
ταγὸς ἐστὶ στρατῶος πεντάκι παυσίμαχος.
5 Τοῖ [πρ]όγονοι δ' ἄθροισαν ἐν Αἰγείδαισι Λυκούργος
χὼ χθονὶ τιμάς τε Ἀθιδί Διογένης,
ὃν τῷ μ[ὲν] ῥήτορα λόγος ἀνέδειξε, οὗ δὲ δι' ἔργα
ἔδρακεν ἀρχαίαν πατρίδα εὐθερίαν.

[Εὐ]χεῖρ καὶ Εὐβουλίδης Κρωπίδαι ἐποίησαν.

Pallas, à qui les Érechthéides doivent leur origine, c'est à toi, c'est dans ton temple qu'a été consacrée cette image d'une prêtresse qui t'est plus chère qu'Hercule, et issue du sang des Eteoboutades. Cinq fois son père fut chef des forces militaires pour mettre un terme aux luttes intestines; ses ancêtres, qui fleurirent parmi les Egéides, furent Lycurgue et Diogène honoré entre tous par les enfants de l'Attique. L'un se plut à exercer l'art oratoire; par l'influence de l'autre la patrie revint son antique liberté.

Eucheir et Euboulides ont fait cette statue.

Je renvoie pour les développements que comporte l'interprétation de cette inscription au mémoire que j'ai publié dans la deuxième partie du tome XXIII des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Je crois y avoir établi que la femme dont il est question ici avait été prêtresse de Minerve Poliade, ce sacerdoce existant dans la famille des Eteoboutades à laquelle elle appartenait; que cette femme ne peut être autre que Philippé II, mentionnée dans la généalogie de la famille de l'orateur Lycurgue, qui nous a été conservée dans les *Vies des dix orateurs*, faussement attribuées à Plutarque; que, par conséquent, son père, Médeios II, avait été cinq fois *στρατηγὸς ἐπὶ τὰ ἔπλα*; que l'âge généalogique de ce Médeios s'arrête à l'an 90 avant notre ère, et celui de Philippé II à l'an 55; que l'orateur Lycurgue est bien, quoi qu'on ait pu dire, né vers 405 ou 404, et que, par conséquent, c'est bien son père, et non son grand-père, qui fut mis à mort par les trente tyrans; que le Diogène désigné comme

un des aïeux de Philippé était contemporain des Pisistratides, à l'expulsion desquels il avait contribué; que le livre des *Vies des dix orateurs* n'a pu être écrit plus tard que l'an 20 de J. C., et, par conséquent, ne saurait être de Plutarque, né vers l'an 50 de notre ère; et qu'enfin les statuaires Eucheir et Euboulides florissaient entre 85 et 59 avant notre ère, et qu'ils avaient été précédés par d'autres artistes du même nom, probablement ceux dont nous parlent Pline et Pausanias.

M. Pittakis, *Anc. Ath.*, p. 285, dit avoir trouvé cette inscription gravée sur un piédestal près de l'emplacement où devait s'élever la statue d'Athènes Πρύμαχος. Ni M. Rangabé, qui l'a reproduite, *Ant. hell.*, 1015, ni moi, n'avons pu en prendre connaissance.

ΑΘΗΝΑΙΩΝ
ΤΟΙ . . .
ΟΙ ΠΑΛΛΑΔΟΣ

Il est impossible de restituer ce fragment, où deux mots seulement, Ἀθηναίων et Παλλάδος, sont conservés. Je ne doute pas qu'il ne faille le rattacher aux offrandes faites à Pallas.

L. PALLAS PRITOGENIA.

C. E. — Sur le dé d'un piédestal carré trouvé dans les fouilles exécutées au N. du Parthéon. — *Journ. archéol.*, 22; *Intelligenzblatt der Alt.*, 1858, n° 34; Welcker, *Rhein. Mus.*, N. F., t. I, p. 209, n° 19; *Ant. hell.*, 1008. — Haut. des lettres, 0,015; dist., 0,006; interl., 0,015. — Caractères d'une époque peu postérieure à Euclides, ce que prouve aussi l'orthographe.

Σωθεις ἐγ μεγάλων κινδύνων, εἰκόνα τήνδε
στήσεν Ἀσσίμαχος Παλλάδι Πριτογενεί.

Ἀσσίμαχος Ἀσσιβείδου Ἀγρυλλῆεν.

Sauvé de grands dangers, Lysimachos a consacré cette statue à Pallas Tritogénéia.

Offrande de Lysimachos, fils de Lysitheidès, du dème d'Agrylé.

Au-dessous de l'inscription que nous venons de reproduire en caractères courants, on grava dans le premier siècle de notre ère une dédicace en l'honneur d'un M. Licinius Crassus Frugi, sans aucun doute de la famille du grand Crassus. La statue de ce Romain avait probablement remplacé celle de Lysimachos, enlevée à Rome par Sylla ou par Néron, dont nous avons déjà plus d'une fois constaté les spoliations. Nous donnerons cette dédicace plus loin (1).

Les grammairiens grecs ne sont pas bien d'accord sur le sens de l'épithète de Τριτογένεια donnée ici à Pallas. Les uns prétendent que la déesse l'avait reçue parce qu'elle était sortie de la tête de Jupiter (2), et que dans le dialecte des Athamans tête se dit τριτώ (3); d'autres, parce qu'elle avait reçu le jour près du lac Tritonis de Libye (4) ou près du fleuve Triton en Béotie (5); d'autres, parce qu'elle inspirait la terreur aux ennemis (6); d'autres, enfin, parce qu'elle était née le troisième jour du mois (7). Quoi qu'il en soit de ces étymologies si différentes les unes des autres, et dont la première paraît la plus satisfaisante, si l'on pouvait en vérifier l'exactitude, Pallas Tritogénéia était l'Athéné guerrière, et c'est peut-être parce qu'il avait échappé aux dangers des combats que Lysimachos lui avait fait l'offrande qu'il rappelle dans ces deux vers.

Lysimachos et son père Lysitheidès paraissent avoir appartenu à une famille où la carrière militaire était en honneur. Dans une liste, antérieure à 403, de guerriers morts pour la patrie (8), on lit le nom de Lysitheidès; d'un autre côté, Xénophon (9) parle d'un certain Lysimachos qui était chef de la cavalerie sous les Trente tyrans. M. Rangabé pense que ce pourrait bien être celui de notre inscription. On pourrait aussi croire que le Lysitheidès inscrit sur la liste mentionnée plus haut était le père de l'officier en question, et, par conséquent, de notre Lysimachos, s'il y a identité entre les deux. L'âge des monuments ne s'oppose pas à cette conjecture, qui, malgré sa vraisemblance, reste cependant une conjecture.

Il est assez curieux de rencontrer le début de notre distique dans une inscription métrique, beaucoup plus récente, trouvée en Allemagne dans un cimetière près d'Aschaffenburg (10), et

dont le second vers n'est irréprochable ni sous le rapport de la langue, ni sous celui de la prosodie :

Σωθείς ἐκ πολλῶν καὶ ἀμετρήτων μάλα μόχθων,
εὐχόμενος ἀνέθηκε Γένιου εἰκόνα σιμνήν.

Sauvé de nombreux dangers, j'ai, pour accomplir mon vœu, consacré cette image vénérable du Bon Génie.

Nous aurons occasion plus loin, quand nous serons arrivés à l'explication du n° 40, d'insister sur une épigramme de l'Anthologie Palatine (XIII, 13) copiée évidemment à Athènes sur un marbre de la nature de celui qui vient de nous occuper, et où il est aussi fait mention d'une offrande consacrée à Pallas Tritogénéia.

ATHÈNE DÉMOCRATIA.

32 a.

Sur un piédestal très-endommagé trouvé en 1856 dans les fouilles de l'Acropole. — Ross, *Kunstblatt*, 1856, n° 84, p. 548; reproduit dans ses *Archäol. Aufsätze*, p. 116. — Caractères de l'époque romaine.

ΑΘΗΝΑΣ ΔΗΜΟΚΡΑΤΙΑΣ.

Ἀθηνᾶς Δημοκρατίας.

Offrande faite à Athéné Démocratie.

Ce monument n'existait plus sur l'Acropole à l'époque où, pendant trois mois, je l'ai explorée avec le plus grand soin. Il n'est mentionné ni dans le *Journal archéologique d'Athènes* publié par M. Pittakis, ni dans les *Antiquités helléniques* de M. Rangabé, ce qui semble indiquer qu'il a disparu peu de temps après sa découverte, peut-être afin de laisser ignorer au peuple d'Athènes que l'antique divinité protectrice de sa patrie avait reçu, même à l'époque de la domination romaine, le surnom de *Démocratie*.

C'est du reste le seul exemple connu jusqu'ici de ce surnom donné à Athéné.

§ 2. *Offrandes ne portant le nom d'aucune divinité, mais pouvant être attribuées à Minerve.*

32 b.

C. E. — Sur un fragment circulaire en marbre blanc avec inscription ἀνξ-στροφάδην en caractères d'une grande pureté. — Conservé dans les magasins de l'Acropole. — Haut. des lettres, 0,018; dist., 0,016.

(Voy. Pl. 2, n° 6.)

NEΘN

[ἀ]νέθη[κεν] ou [ἀ]νέθε[σαν].

(1) Sect., II, vii.

(2) Schol. d'Apollonios, IV, 1310: Πρῶτος Στήσιχορος ἔφη σὺν ὕπλοις ἐκ τῆς τοῦ Διὸς κεφαλῆς ἀναπηδῆσαι τὴν Ἀθηνᾶν.

(3) Τριτὼ Νικανδρὸς δὲ Κολοφώνιος φησὶ τὴν κεφαλὴν καλεῖν Ἀθαμᾶνας. Hesych.

(4) Τριτὼν πόλις Λιβύης· ἔστι δὲ καὶ Βουωτίας. Δοκεῖ δὲ ἡ Ἀθηνᾶ παρὰ θαλάσσης γεγενῆσθαι, ἀφ' οὗ τριτογένεια λέγεται. Hesych. Cf. Hér., IV, 180.

(5) Eurip., *Ion*, 872.

(6) Οἱ δὲ ἀπὸ τοῦ τρεῖν ἐγγενᾶν τοῖς πολεμίοις. Hesych. et schol. d'Apollonios, IV, 1311: Οἱ δὲ, ἡ τὸ τρεῖν, ἦγουν τὸ φοβεῖσθαι, τοῖς ἐναντίοις ποιοῦσα.

(7) Suidas: Τὴν τρίτην τοῦ μηνὸς τριτομηνίαν ἐκάλουν· δοκεῖ δὲ γεγενῆσθαι τότε ἡ Ἀθηνᾶ. Ἰστρὸς δὲ καὶ τριτογένειαν αὐτὴν φησὶ λέγεσθαι. Voyez Eustathe, sur Homère, p. 504, 215; 996, 34; 1265, 7; 1473, 10; et l'article Τριτογένεια du nouveau *Thes. ling. gr.*, où l'on indique encore d'autres étymologies.

(8) *Ant. hell.* 306.

(9) *Hell.*, II, 4, 8.

(10) *Corpus inscr. gr.*, 6810.

33.

Fragment de base en tuf blanc trouvé en 1852 par M. Pittakis, à l'E. du Parthénon. — *Journ. archéol.*, n° 1120.

ΑΤΕ
ΙΤΝΛ
ΛΩ

Cette inscription paraît avoir été gravée *βουτροφιδόν*. Ce qui reste de la ligne 1 est peut-être la fin du mot *δεσάτην* qui se continuait sur la ligne 2, si le Λ qui la termine n'est, comme je le crois, qu'un accident de la pierre; les deux lettres qui suivent le Ν seraient alors le commencement de l'article τῆ, qui devait être suivi d'un nom de déesse, probablement le nom d'Athéné.

33 a.

Sur une base de marbre pentélique, trouvée en 1851 au S. du temple d'Érechthée. — *Journ. archéol.*, 1115; *Ant. hell.*, 2260. — Caractères *στοιχιδόν*, antérieurs à 456 avant J. C.

ΥΤΕΣΑΝΕΟ Κ
ΙΚΑΡΙΕΥΣ

J'ai grand' peur que M. Pittakis en copiant cette inscription, que ni M. Rangabé ni moi n'avons vue, quoiqu'elle ait été découverte en 1831, n'ait pris pour un Υ les traces un peu vagues d'un Α, tout préoccupé qu'il était du héros Bontès, dont le nom, comme on le sait, se rattache directement au culte d'Athéné Poliade et d'Érechthée. Ce qui me rend cette leçon suspecte, c'est qu'il est peu probable qu'un Athénien, surtout à une époque où les idées religieuses étaient encore dans toute leur ferveur, portât le nom d'un héros auquel on avait élevé un autel dans l'intérieur du temple d'Érechthée (1), et qui avait même un prêtre particulier (2). Il est bien vrai qu'on rencontre sur une inscription d'Athènes le nom de Thésée, héros non moins vénéré que Bontès; mais cette inscription est de six siècles plus récente que la nôtre; elle est de l'époque romaine, où les mœurs et les lois de l'onomatologie avaient bien changé, et où ce nom n'était guère plus qu'un nom historique. Je crois donc que l'inscription doit être ainsi lue :

[Κρα]τή; ἀνέθ[η]κε Ἰκαριεύς.

Cratès, du dème d'Icaria a fait cette offrande.

34.

C. E. — Sur un fragment de colonne. — Mus. 1849. — *Journ. archéol.*, 553; *Ant. hell.*, 11. — Haut. des lettres, 0,02; dist., 0,008; interl., 0,024.

M. Rangabé remplit ainsi les lacunes que présente ce fragment :

[... ἀνέθ[η]κε Ἀφιδνα[ί]ος
Ἀθηναίων τῆς δῆμης].

(1) Pausan., I, 26, 5.

(2) Voy. n° 303.

Un tel, fils d'un tel, du dème d'Aphidna, a fait cette offrande au peuple des Athéniens.

Si cette restitution était exacte, j'aurais dû classer ce fragment plus loin, § 5; mais il n'est pas certain qu'il ne faille pas plutôt lire, ligne 2 :

... Ἀθηναίων τῆς Ἀθηναίας ou τῆς Ἀθηναίας

a consacré cette statue d'Athenas à Athènes,

comme n° 2, 5a, etc. Donnant la préférence à cette conjecture, j'ai cru devoir persister dans ma classification.

34 a.

C. E. — Petit fragment en marbre noir, dont les lettres conservent encore des traces de vermillon. Trouvé dans les fouilles exécutées aux Propylées. — Mus., 1906. — *Ant. hell.*, 47. — Haut. des lettres, 0,02; dist., 0,022; interl., 0,024. Caractères voisins de l'OL. LXXX. — Voy. Pl. 4, n° 9.

ΙΝΘΟΣ
ΥΤΙΝ
ΕΤΕ

Cette inscription, comme on peut en juger par ce qui reste, était écrite *στοιχιδόν*, et ne peut être restituée que de la manière suivante, en admettant toutefois la permutation des voyelles Υ et Ι à la première ligne :

[ΙΑΚ]ΥΝΘΟΣ[ΚΑ]
[ΙΠΟΛΥΤΙΜΟΣ]
[ΑΝΕΘΕΤΕΝ]

Ἰακυνθός καὶ Πολύτιμος ἀναθέτην.

Hyacinthos et Polytimos ont fait cette offrande.

M. Rangabé lit Εὐτοχίδης, ligne 2, contrairement aux données de la pierre.

35.

C. E. — Sur un fragment de piédestal en marbre trouvé à l'O. du Parthénon. — *Journ. archéol.*, 414; *Ant. hell.*, 57; Beulé, *ouvr. cit.*, t. Ier, p. 525. — Haut. des lettres, 0,02; dist., 0,013. — Caractères antérieurs à l'OL. LXXX.

[Κ]αρπωνίδης, Ἑβδομίας Λευκοφιδῶς ἀναθέτην.

Carponidès et Hebdomias, tous deux Leucolophides (ou fils de Leucolophos), ont fait cette offrande.

M. Rangabé ne tente pas la restitution du premier nom, et il lit ainsi la fin de ce mot : ... ομίδης, bien que la pierre ne donne pas un Μ, mais un Ν bien distinct. M. Beulé, adoptant cette manière de lire, restitue Βρομίδης, sans tenir compte

des trois premières lettres, qu'il est facile de distinguer sur la pierre. Pour M. Pittakis, il s'approche un peu plus de la véritable leçon, mais sa restitution Ἀρτομίδης est un barbarisme insoutenable. Celle que je propose est, je crois, la seule possible. Καρπωνίδης est un patronymique formé de Κάριον, sans exemple connu, il est vrai, mais dérivé, suivant toutes les lois de l'analogie, de Καρίς, nom assez commun à Athènes. Comparez Ἀμπελος, Ἀμπελιον; Βάτος, Βάτων; Βίος, Βίων; Γνάθος, Γνάθων, etc.

Le second mot est aussi sans précédent, mais très-régulièrement formé d'ἑβδόμενος. Comparez : Ἀγαθός, Ἀγαθίας; Ἀριστος, Ἀριστίας; Ἀμπερος, Ἀμπερίας, etc.

Quant au troisième nom, Λευκολοφίδω, expliquons-nous d'abord sur sa désinence Ω. Est-ce un génitif dorien? Est-ce un duel? M. Rangabé se prononce pour cette dernière alternative, et je suis porté à partager son avis : car on ne saurait admettre l'emploi du génitif dorien sur un monument d'Athènes. Il y a néanmoins ici une singularité paléographique assez remarquable, c'est l'emploi de la voyelle longue Ω dans un monument antérieur à l'OL. LXXX (1). Évidemment elle était déjà connue à cette époque; mais peut-être ne s'en servait-on que pour les désinences du duel. Au surplus, Λευκολοφίδης ne peut être considéré ici que comme un patronymique. Il dérive de Λευκόλοφος, qui se rencontre (2) aussi comme nom propre. C'était, en effet, celui du père d'Adeimantos, général athénien qui fut prisonnier de Lyssandre à la bataille d'Ægos Potamos (3), et que Platon fait assister, dans son adolescence, aux leçons du sophiste Protagoras (4).

M. Rangabé, regardant aussi le mot Λευκολοφίδω comme un adjectif, suppose que les deux consacrateurs que désigne notre inscription étaient fils d'un certain Λευκόλοφος (lisez Λευκόλοφος), et que l'un d'eux était le père d'Adeimantos. « D'après cette hypothèse, ajoute-t-il, l'époque de la présente inscription serait peut-être l'OL. LXXXV, ainsi que son caractère lapidaire semble aussi l'indiquer. » Mais rien n'est moins certain que cette date. D'après le fac-simile que je donne, pl. 3, n° 7, il est au contraire évident que notre monument est plus ancien de trente-cinq à quarante ans au moins. La forme du φη(⊙) et celle du θήτα(⊕) jointes à la largeur du trait ne peuvent laisser de doute à cet

égard (1). Il en résulte que ni Καρπωνίδης, ni Ἑβδόμιος, ne peut être le père de Leucolophidès.

Mais il y a encore une autre raison, c'est que le nom du père de Leucolophidès nous a été transmis dans ces deux vers de la comédie des *Villes* par Eupolis, conservés par le scholiaste d'Aristophanes :

Ὁὐκ ἀργκλέων ὅτ' ἐστὶ πάγειν τοῦτ' ἐμὲ
τὸν Λευκολοφίδου παῖδα τοῦ Πορθάωνος;

N'est-ce pas affreux que pareille chose m'arrive, à moi, fils de Leucolophidès et petit-fils de Porthaon?

Bien qu'Adeimantos ne soit pas nommé dans ces deux vers, il y est très-évidemment désigné, et le scholiaste nous apprend d'ailleurs que c'est bien à lui qu'ils s'appliquaient : στρατηγὸς ἦν τῶν ναυτικῶν, καὶ Εὐπόλις οὕτως μένηται τῷ Ἀδεϊμάντῳ. Ainsi Leucolophidès était le fils de Porthaon. On sera peut-être surpris de voir un Athénien de l'époque historique porter le nom d'un personnage de l'âge héroïque, celui de Porthaon, fils d'Agénor et d'Épicaste, roi de Calydon et père d'Énéas (2); mais un pareil fait se produit assez souvent; témoin le nom d'Oreste porté par un Athénien dans Aristophanes (3), et, ce qui est plus concluant, par le père d'un citoyen du dème d'Éponymos dans un catalogue des prytanes de la tribu Érecthède (4); témoin celui de Pollux, Πολυδεύκης, qu'on lit dans une liste de magistrats athéniens (5), et que portait un des esclaves favoris d'Hérode Atticus (6). Je pourrais multiplier les exemples; ceux qui précèdent suffiront pour corroborer le témoignage d'Eupolis, et nous déterminer à admettre que Leucolophidès était né de Porthaon. Je ne reste cependant pas sans scrupules, et ne serais pas éloigné de croire que le nom de Πορθάων a été imaginé par Eupolis pour ridiculiser Adeimantos, qui s'était peut-être signalé par ses fanfarnades, et qui aurait dû à l'exagération de la bonne opinion qu'il avait de lui-même sa nomination comme stratège, pour aller avec Alcibiades et Aristocrates faire rentrer Andros dans le devoir (7). Or M. Meineke pense que les *Villes* d'Eupolis furent représentées avant l'expédition de Sicile, dans l'OL. LXXXVIII ou LXXXIX, entre 428 et 421 (8), et admet avec M. Raspe qu'elles avaient pour objet d'engager les Athéniens à mieux traiter leurs alliés (9). Adeimantos s'était donc déjà fait connaître alors comme ne négligeant rien pour se donner la réputation d'un militaire habile. Il ne parlait sans doute que de villes prises et ravagées par lui, comme le Parménion et le Léontichos de Lucien (10), et le mot πορθέω conjugué par lui sous toutes ses formes pouvait avoir donné à Eupolis l'idée de le faire descendre de Porthaon, nom formé du même radical. Il y avait été d'autant plus facilement conduit que peut-être le véritable nom

(1) On la rencontre dans une inscription écrite βουστροφιδόν, et, par conséquent, plus ancienne, qui a été trouvée en Asie Mineure, près du temple des Branchides, Voy. Franz, *Elem. epigr. gr.*, n° 45, p. 104 et 105; *Corpus inser. gr.*, n° 39.

(2) Τελευτήσαντος δὲ τοῦ πατρὸς ἐκδίδομεν ἡμεῖς τὴν πρεσβυτέραν ἀδελφὴν. ἐπειδὴ εἶχεν ὄραν, Λευκόλοφον, προῖκα ἐπιδόντες εἰκοσι μνᾶς. Isée sur l'hérit., de Ménécl., § 2.

(3) Καὶ μετ' αὐτοῦ (Alcibiades) Ἀριστοκράτης καὶ Ἀδεϊμάντος ὁ Λευκολοφίδου συνεπέμφθησαν. Xén., *Hell.*, I, 4, 21.

(4) Καὶ τῷ Ἀδεϊμάντῳ ἀφοστέρω δὲ τε Κήπιδος καὶ ὁ Λευκολοφίδου. Plat., *Protagor.*, VII. — M. Cousin, dans les notes jointes à sa traduction de Platon (t. III, p. 24), a commis sur ce passage une erreur qu'il devra faire disparaître dans une nouvelle édition. Le commentaire de Heindorf, t. IV, p. 485, contient sur les deux Adeimantos l'observation suivante : « Adimantus Cepidis f. nescio an alibi memoretur; Leucolophidae filii, Atheniensium dum contra Spartanos, mentionem facit Xenoph. *Hellen.*, II, 4, 21 (lis. I, 4, 21). » M. Cousin, qui reproduit ce faux renvoi, a, par une singulière méprise, transporté à Leucolophidès ce que la note de Heindorf dit du second Adeimantos, et s'exprime ainsi : « Leucolophidès commanda les Athéniens contre les Lacédémoniens. » Il devra aussi corriger une autre faute qu'offre la même page. Le Pausanias dont Platon fait mention un peu plus bas était du dème de Cérāmos, ἐξ Κεραμῶν, et non pas du dème de Cérāmis, qui n'a jamais existé. Cette fois, c'est la traduction de Dacier qui a égaré l'illustre philosophe.

(1) Voy. Franz, *Elem. epigr. gr.*, p. 97.

(2) Apollodore, liv. 1, chap. 7, § 7. Pausan., liv. IV, chap. 35.

(3) Aristoph., *Ols.*, 713.

(4) *Corpus inser. gr.*, t. I^{er}, n° 196 b, lig. 12, col. 1, p. 408.

(5) *Corpus inser. gr.*, n° 353, 21.

(6) Lucien, *Démonax*, 24; Philstrate, *Vies des sophistes*, II, 1, 10; Aulu-Gelle, *N. A.*, XIX, 12. Dans les inscriptions il est appelé Πολυδεύκιον, qui n'était sans doute qu'un diminutif de son nom.

(7) Xén., *Hell.*, I, 4, 21.

(8) *Fragmenta comicarum graecarum*, t. I^{er}, p. 141.

(9) *Ibid.*, p. 140, note 81.

(10) *Diad. des Courtis.*, IX et XIII.

de l'aïeul d'Adeimantos offrait quelque similitude, soit pour le radical soit pour la désinence. Or, si le père de Leucolophidès était le Κάρωνιδης de notre inscription, et qu'il ait été aussi appelé Κάρων, suivant un usage bien constaté, d'après lequel on employait indifféremment les formes primitives des noms propres et les formes patronymiques (1); il ne serait pas étonnant qu'Eupolis eût transformé Κάρων en Πορθάων, qui offre la même désinence, et qui devait d'ailleurs produire un effet comique.

D'après tout ce qui précède, la généalogie de cette famille peut être ainsi reconstruite :

520	Λευκόλοφος
485	Κάρωνιδης (le Πορθάων d'Eupolis), Ἐδωρίας, font leur dédicace vers l'Ol. 73, 480 avant J. C.
	Du premier
450	Λευκόλοφος II ou Λευκολοφίδης (2).
415	Ἀδείμαντος, fait prisonnier en 406, à la bataille d'Ægos Potamos. Il avait donc alors environ quarante-quatre ans.

L'âge que j'attribue à Adeimantos, lorsqu'il fut fait prisonnier par Lysandre, peut encore se déduire d'une autre donnée. Platon, dans le *Protagoras*, fait figurer Adeimantos, fils de Leucolophidès, parmi les jeunes gens qui entourent le sophiste Prodicos de Céos. On peut donc supposer qu'il avait de seize à dix-huit ans. M. Ed. Muuk, dans un travail récent sur la classification des différents écrits de Platon (3), a prouvé avec beaucoup de vraisemblance que la scène du *Protagoras* doit être placée en 434, c'est-à-dire vingt-huit ans avant la bataille d'Ægos Potamos; si à ces vingt-huit ans on ajoute les seize ou dix-huit qu'Adeimantos avait à l'époque où Platon met Socrate aux prises avec Protagoras, on obtient une somme qu'on peut considérer comme égale à celle qui résulte de nos calculs précédents.

Nous avons donc ainsi retrouvé, avec un certain degré de probabilité, trois générations antérieures à Adeimantos. Ce n'est pas tout; nous pouvons, je crois, retrouver le fils de ce dernier dans le Λευκολοφῆς, nommé par Aristophanes dans les *Harangueuses* (4):

Εἰ δὲ προσελθὼν Ἐπίκουρος
ἢ Λευκολοφῆς (5) πάμπαν με καλῶ, τοῦτ' ἤδη δεινὸν ἀκούσαι.

(1) Voy. Hermsterhuis sur le *Timon* de Lucien, § 44; G. Dindorf, *Nouveau Trésor de la langue gr.*, au mot Λευκολοφίδης.

(2) Il est appelé Λευκόλοφος dans les *Grenouilles* d'Aristophanes, v. 1513, éd. Didot: μετ' Ἀδείμαντος τοῦ Λευκόλοφου, et Λευκολοφίδης par Xénophon, Platon et Eupolis, dans le passage de sa comédie des *Filles* que nous avons cité plus haut.

(3) *Die natürliche Ordnung der platonischen Schriften*, Berlin, 1857, 8° p. 81, et suiv.

(4) Vers 644 et 645.

(5) Tous les éditeurs d'Aristophanes accentuent ce nom sur la pénultième; mais il est constant que le suffixe ας à la fin de certains noms propres grecs doit être considéré comme une abréviation, et, par conséquent, être périspomène. Déjà les grammairiens grecs ont remarqué qu'Ἐρμᾶς, Μηνᾶς, etc., équivalaient à Ἐρμιόδορος, Μηνόδορος, etc. De son côté, Letronne, *Revue archéologique*, 1^{re} année, p. 485 et suiv., a prouvé qu'il en était ainsi pour Κλεοφᾶς et Κλεοπᾶς, abréviations de Κλεόφαντος et Κλεόπατρος. On peut aller plus loin encore, et admettre que ce suffixe est aussi quelquefois le substitut d'ίδης, suffixe le plus commun des patronymiques, et que Λευκολοφῆς équivalait à Λευκολοφίδης.

Si Épécouros ou Leucolophas s'approchant de moi m'appelle son papa n'est-ce pas déjà chose terrible à entendre?

Les *Harangueuses*, suivant un calcul généralement admis, furent représentées en 393, ou plutôt 392 (1), époque où le fils d'Adeimantos, qu'on doit supposer né en 415, avait environ vingt-deux ans, et pouvait être déjà assez célèbre pour que son nom prononcé sur la scène pût exciter le rire des spectateurs, quelle que fût d'ailleurs la cause qui avait appelé sur lui le ridicule. Cette supposition admise, son âge généalogique le placerait en 380, et il n'y aurait rien d'étonnant que ce fût ce même individu dont il est question dans *Isée* (2) comme ayant épousé la sœur aînée du fils adoptif de Ménécès. On ne connaît, il est vrai, ni la date de la naissance d'Isée, ni celle de sa mort; mais on sait qu'il fut le rival d'Isocrate, né en 436, et mort à quatre-vingt-dix-huit ans, c'est-à-dire en 338. On sait de plus qu'il fut le maître de Démosthènes, qui était né en 385, et qu'il l'aïda dans la composition des premiers plaidoyers que celui-ci prononça à l'âge de dix-sept ans, ou, en d'autres termes, l'an 368. Mais Isée, quand il donna des leçons à son élève, devait avoir au moins quarante ans. Il était donc né vers 408, et peut avoir prononcé son discours sur l'héritage de Ménécès vers 380, époque où le fils d'Adeimantos, âgé de 35 ans, pouvait avoir depuis plusieurs années épousé la sœur de son client.

Ce calcul est d'autant plus acceptable qu'il se rapproche beaucoup de ceux que Jean Énoth. Liebmann résume dans sa dissertation sur la vie et les écrits d'Isée (3), et d'après lesquels la vie littéraire de cet orateur se serait étendue de l'Ol. XCVII à l'Ol. CVI (de 393 à 360), et, en y ajoutant les dix-sept années de son adolescence, si toutefois il avait été aussi précoce que Démosthènes, on remonterait à 409, ce qui donne un résultat presque identique.

Nous obtenons donc ainsi un cinquième degré de cette famille :

380. Leucolophas ou Leucolophos III.

Mais qui avait donné à cet Athénien une telle célébrité qu'Aristophanes fût sûr de provoquer le rire général en se bornant à le nommer. Un proverbe grec (4) où le nom de Leucolophos figure, répond, je crois, à cette question. Ce proverbe est ainsi conçu : Ἡλιώτερος Λευκολόφου ὄντος ἀποδόμενος τὴν οἰκίαν, ἀντεποιεῖτο τοῦ φρέατος. « Plus stupide que Leucolophos, qui, ayant vendu sa maison, revendiquait son puits. Certes, un homme arrivé à un pareil degré de sottise eût été pour le Blépyros de la comédie un fils peu propre à flatter l'orgueil paternel, et l'on conçoit qu'à l'idée seule d'être appelé père par un tel imbécille, le mari de Praxagora s'écrie : τοῦτ' ἤδη δεινὸν ἀκούσαι. C'est déjà une horreur que de l'entendre!

Remarquez d'ailleurs que le nom de Λευκόλοφος est assez bizarre pour qu'on le considère comme ayant été dans l'origine un sobriquet, et assez rare pour n'avoir été porté que dans une seule famille. Ce qu'il y a de certain, c'est que ni les auteurs attiques, ni l'épigraphie athénienne, n'en offrent d'autres exemples que ceux qui sont cités plus haut.

δης, comme Εὐχαρπῆς (*Corpus inscr. gr.*, 284) à Εὐχαρπίδης (*ibid.*, 198, 266); Εὐπορῆς (*ibid.*, 1253) à Εὐπορίδης; Εὐτυχεῖς (*ibid.*, 277, 19; 284, 34; 1285, 3; 1353, 15) à Εὐτυχιδῆς (*ibid.*, 284, 14), etc.

(1) Schol. des *Eccles.*, v. 193. Voy. Clinton, *Fasti hellen.*, a. 392, 4.

(2) Sur l'héritage de Ménécès, § 2.

(3) *Is.*, 4. Liebmann, *de Isai Vita et Scriptis* Halle, 1831, 4°.

(4) Prov. eod. Coislin, 247, dans les *Paræmiographes grecs* de Gaisford.

Je crois retrouver encore, et avec plus de certitude, un fils du prisonnier de Lysandre dans un certain Évripiidès, fils d'Adeimantos, du deme de Myrrhinunte, vainqueur aux fêtes de Bacchus, parmi les enfants, lequel est compris dans une liste des vainqueurs de la tribu Pandionide que nous a conservée le n° 213 du *Corpus* (1) :

ΕΥΡΙΠΠΙΔΗΣ
ΑΔΕΙΜΑΝΤΟ
ΜΥΡΡΙΝΟΣΙΟΣ

L'âge de ce monument s'accorde avec ma conjecture : car il est de très-peu d'années postérieur à l'archontat d'Euclide. En effet, la diphthongue *ou* y est encore représentée par *o* à la fin et dans l'intérieur des mots. Évripiidès serait donc le frère puîné de Leucolophos III.

Si cette conjecture était admise, nous en tirerions en outre la connaissance du deme et de la tribu auxquels appartenait la famille d'Adeimantos. Elle était de Myrrhinunte, deme de la tribu Pandionide.

C'est aussi de Myrrhinunte qu'était l'Adeimantos que Lucien a introduit dans un de ses plus charmants ouvrages, *le Navire ou les Vœux*. Il en résulterait que les personnages mis en scène par l'auteur n'étaient pas fictifs, mais des personnages existant à l'époque où il les fait parler, et de plus, que le dialogue en question doit avoir été composé pendant le séjour de Lucien à Athènes, entre 160, où il quitta la profession de rhéteur dans cette ville, et 170, où il revint à Samosate (2) ; deux données nouvelles pour l'histoire littéraire, et qui ne laissent pas que d'avoir leur prix.

Je m'arrêterai encore un instant pour chercher s'il ne serait pas possible de trouver comment le nom d'Adeimantos s'est introduit dans la famille des Leucolophides, et je prendrai pour point de départ de cette investigation le n° 169 du *Corpus*, qui contient une liste de guerriers morts en combattant. Ce monument, à en juger par la forme des caractères, ne peut être postérieur à Euclides, ni antérieur à l'an 436, puisque le sigma n'y a pas la forme ς , mais bien la forme Σ (3), d'où l'on peut conclure que les guerriers inscrits sur ce catalogue ont succombé pendant la guerre du Péloponnèse de 436 à 404. Or, on y lit, à la ligne 41 de la seconde colonne, le nom d'Adeimantos. Cet Adeimantos ne peut être le collègue d'Alcibiades, puisque nous savons que ce collègue survécut à la bataille d'Ægos-Potamos. Ne serait-ce pas plutôt son grand-père maternel, dont la fille aurait épousé Leucolophos II vers 450, alors qu'il devait avoir environ quarante ans, et qui serait mort vers 430, pendant la seconde invasion des Spartiates en Attique, bien près d'avoir atteint l'âge de soixante ans, dernière limite fixée au service militaire chez les Athéniens (4) ? S'il en était ainsi, Adeimantos le général aurait à sa naissance reçu le nom de son aïeul maternel, d'où il faudrait conclure qu'il n'était pas le premier né de Leucolophos II. De plus, nous connaîtrions un nouveau membre de cette famille,

et nous pourrions fixer très-approximativement l'âge du n° 169, et retrouver ainsi un souvenir très-intéressant de la guerre du Péloponnèse.

D'après tout ce qui précède, la généalogie des Leucolophides peut être complétée ainsi qu'il suit :

520.	Λευκόλοφος I ^{er} .	
485.	Καρπυνίδης, le Πορθάων d'Eupolis.	Ἐβδόμιας.
450	Λευκόλοφος II ou Λευκόλοφος II ép. vers 450 la fille d'Aδείμαντος I ^{er} , mort vers 430, dans la première invasion de l'Attique (?)	
415	Καρπυνίδης II (?).	Ἀδείμαντος II, fait prisonnier en 404, avait reçu son nom de son grand-père maternel; ép. la fille d'un personnage du nom d'Εὐριπίδας ou Εὐριπίδης (?).
380	Λευκόλοφος, nommé par Aristophanes, et p. e. le même que le Λευκόλοφος d'Isée.	Εὐριπίδης, n° 439 du <i>Corpus</i> .

De cette famille paraît descendre, douze ou treize générations plus tard :

Vers 165 de J. C., Ἀδείμαντος Στραυβίχου, Μυρρινούσιος, contemporain de Lucien.

36.

G. E. — Piédestal de marbre blanc, trouvé en 1857 sur l'Acropole, non loin des Propylées. — Encore en place en 1845. — *Journ. Archéol.* 60; Ross, *Kunstblatt*, 1840, n° 17, et *Archäol. Aufsätze*, p. 170; *Ant. hell.*, 25; Ad. Schell, *Archäol. Mittheil.*, p. 46, note 5; Letronne, *Études sur les noms propres grecs dans les Annales de l'Institut de corresp. archéol.*, 1845, p. 279; Beulé, *ouvr. cit.*, t. I^{er}, p. 285. — Haut. des lettres, 0,018; dist., 0, 012; interl., 0,008.

[A]λκίβιος ἀνέθηκεν κιθαρῳδὸς νησιώτης.

Alcibios, citharæde insulaire, a fait cette offrande.

Tel n'est pas le sens que MM. Pittakis, Rangabé, Letronne, Beulé et Raoul-Rochette (1), ont cru devoir adopter. Tous ont supposé une cinquième ligne où devait, suivant eux, se trouver le mot ἐποίησεν, et ont vu dans Νησιώτης le nom du statuaire célèbre dont parle Plinie. Ils ont adopté d'autant plus volontiers cette conjecture que, si elle était vraie, on aurait là une donnée importante pour l'histoire de l'art, puisqu'on y trouverait la preuve que Nésiotès avait travaillé seul, ce dont on avait douté jusqu'alors, attendu que sur les monuments où son nom figure il vient toujours à la suite du nom d'un autre artiste, Critios (2). Mais malheureusement le mot ἐποίησεν n'a jamais existé sur le marbre, qui offre encore un espace libre d'environ 0,07 au-dessous de la ligne 4, espace à

(1) Dans une addition qu'il se proposait de faire à la page 369 de sa Lettre à M. Schorn, et qu'il m'avait communiquée manuscrite.

(2) Voy. n° 7 et 39.

(1) N° 439 de ce volume.

(2) En adoptant avec M. Boissonade (*Biogr. univ.*, t. XXV, art. LUCIEN) les calculs de Reitz, qui font vivre le Voltaire de l'antiquité depuis l'an 120 de J. C. jusque vers l'an 200.

(3) Voy. Franz, *Elem. epigr. gr.*, p. 123.

(4) Voyez la savante note de Taylor sur Lysias, t. I, p. 245—248 de l'éd. de Reiske, et Ch. Fr. Hermann, *Lehrb. der gr. Staatsalterth.*, t. I, § 152 et note 10.

peine dégrossi comme toutes les parties de la base où l'on n'a rien gravé, et l'ellipse de ce mot est, à mon avis, sans exemple, par cela même qu'elle aurait nui à l'intelligence du monument. Je crois donc, à mon grand regret, qu'on ne peut voir dans $\alpha\lambda\epsilon\iota\beta\iota\omicron\varsigma$ que l'indication de la patrie d'Alcibios, et c'est le sens que la saine critique m'a déterminé à proposer.

M. L. Dindorf dans la nouvelle édition du *Thesaurus linguae graecae*, t. IV, col. 1499, c, s'appuyant sur notre inscription, fait de $\alpha\lambda\epsilon\iota\beta\iota\omicron\varsigma$ le nom d'un citharède, qu'il distingue du sculpteur associé aux travaux de Crétios; mais si le citharède s'appelait Alcibios, comme on n'en saurait douter, et, s'il eût porté deux noms, on eût dû ajouter les mots $\delta\alpha\delta\epsilon$ devant le second. $\alpha\lambda\epsilon\iota\beta\iota\omicron\varsigma$ ne peut donc avoir d'autre sens que celui d'*insulaire*, et indique qu'Alcibios était né dans les Cyclades (1), vraisemblablement à Délos, la seule de ces îles qui pût être désignée par le mot $\alpha\lambda\epsilon\iota\beta\iota\omicron\varsigma$ sans qu'aucune confusion fût possible (2).

37.

C. E. — Fragment de colonne votive cannelée, trouvé en 1840 dans les fouilles pratiquées à l'E. du Parthénon. — Mus., 1251. — *Journ. archéol.*, 1251; *Ant. hell.*, 42; Beulé, *ouvr. cit.*, t. II, p. 205. — Haut. des lettres, 0,018, dist., 0,01; interl. 0,011. — Antérieur à l'Ol. LXXX.

$\alpha\lambda\epsilon\iota\beta\iota\omicron\varsigma$

$\tau\omicron\iota\delta\iota\alpha\chi\eta\ \alpha\nu\epsilon\lambda\theta\eta\kappa\epsilon$

Al , fils d'un tel, a consacré cette statue d'Ithidice à telle divinité.

Le nom d' $\tau\omicron\iota\delta\iota\alpha\chi\eta$ ne se rencontre pas ailleurs; mais, comme le pense avec raison M. Rangabé, il équivaut à $\epsilon\delta\theta\upsilon\delta\iota\alpha\chi\eta$. L'adverbe $\epsilon\delta\theta\upsilon$ se rencontre en effet deux fois dans Hérodote (3) au lieu et avec le sens d' $\epsilon\sigma\theta\epsilon\omega\varsigma$. M. Rangabé lit $\tau\omicron\iota\delta\iota\alpha\chi\eta\ \mu\epsilon\alpha\nu\epsilon\lambda\theta\eta\kappa\epsilon$, mais c'est un N et non point un M qui précède le verbe. Ce qu'il prend pour le quatrième jambage d'un M n'est qu'un accident de la pierre; par conséquent, les deux lettres de la ligne 1 ne sont pas le commencement du nom de la divinité à laquelle est faite l'offrande, Alcide ou Alemène, comme le pense ce savant, mais bien du consécuteur, de quelque sexe qu'il ait été.

37 a.

Sur un fragment de vase peint représentant une femme d'un beau travail, trouvé par M. Pittakis en 1855 dans les ruines de l'Hécatompédon. — *Journ. archéol.*, 1150. — Caractères antérieurs à 450 avant notre ère.

$\alpha\iota\lambda\alpha\iota\mu\omicron\varsigma$

$\alpha\epsilon\gamma\iota\mu\omicron\varsigma$ [$\epsilon\gamma\gamma\alpha\psi\epsilon\nu$].

Peint par *Egimos*.

Le catalogue des peintres de vases s'enrichit-il par ce fragment d'un nouveau nom, ou ce nom doit-il être identifié avec l' $\alpha\epsilon\gamma\iota\mu\omicron\varsigma$ ou l' $\alpha\lambda\epsilon\gamma\iota\mu\omicron\varsigma$ mentionné par Raoul-Rochette dans sa

(1) Voy. mes *Inscr. de Morée*, 5^e cahier, p. 129.

(2) C'est ainsi que dans les manuscrits de Diodore de Sicile, liv. XII, chap. 58, $\alpha\lambda\epsilon\iota\beta\iota\omicron\varsigma$ est omis après $\tau\eta\nu\ \nu\eta\sigma\iota\omicron\nu$. Voy. la note de Wesseling sur ce passage.

(3) Liv. II, chap. 121.

Lettre à M. Schorn (1)? c'est ce que nul mieux que mon savant ami, M. le baron de Witte, ne pourrait décider avec certitude.

Il se pourrait encore que ce nom ait fait partie de la formule si connue qu'on lit sur les vases peints $\alpha\epsilon\gamma\iota\mu\omicron\varsigma\ \alpha\lambda\epsilon\iota\beta\iota\omicron\varsigma$, dont le second mot aura disparu; mais quoi qu'il en soit, le vase peint où se lisait ce nom devait faire partie des offrandes déposées dans la partie du temple d'Athéné désignée sous le nom d'*hécatompédon*, et c'est pour ce motif que nous avons placé ici le fragment retrouvé par M. Pittakis.

38.

C. E. — Colonne votive d'un travail grossier, et taillée dans le même bloc avec son chapiteau. Elle était encore, en 1844, à la place où elle fut trouvée, au S. des Propylées. On voit sur le plat du chapiteau deux traces de scellement. — *Journ. archéol.*, 350; *Ant. hell.*, 40; L. Ross, *Annales de l'Inst. de corr. arch.*, t. XIII, p. 27, et *Archaeol. Aufsätze*, p. 204; Beulé, *ouvr. cit.*, t. I^{er}, p. 506. — Haut. des lettres, 0,014; dist., 0,016; interl., 0,009. Haut. de la colonne, environ 1 mètre; diamètre, 0,024. Caractères antérieurs à l'Ol. LXXXVI.

$\tau\iota\mu\omicron\theta\epsilon\iota\varsigma\ \alpha\nu\alpha\gamma\lambda\upsilon\sigma\tau\iota\omicron\varsigma$.

Timothée, du dème d'Anaphlystos m'a consacré.

M. Rangabé pense que les deux lignes de cette inscription contiennent le nom et le démotique de l'artiste auquel était due l'image placée sur ce monument; mais l'absence du verbe $\epsilon\pi\omicron\sigma\tau\epsilon\nu$ s'oppose à ce que cette conjecture soit admise. M. Ross y reconnaît avec plus de vraisemblance le nom du père du célèbre Conon ou de quelque autre de ses ancêtres, attendu que le nom de Timothée se conservait dans cette famille, qui appartenait au dème d'Anaphlystos (2). D'après la forme du sigma, l'inscription est antérieure à 436 et postérieure à 460; notre Timothée, s'il est de la famille de Conon, ne peut donc être que le père de cet illustre général.

38 a.

Sur la partie centrale d'une base circulaire trouvée en 1859 au S. O. du temple d'Érechthée. On voit encore aux deux extrémités, comme l'atteste M. Rangabé, les tenons en fer qui servaient à la réunir aux deux autres parties du piédestal. — *Ant. hell.*, 1099; *Journ. archéol.*, 2704. — Caractères du 4^e siècle avant J. C. — M. Rangabé donne seul la dernière lettre.

$\omicron\epsilon\omicron\tau\iota\mu\omicron\theta\epsilon\omicron\varsigma\ \kappa\omicron\nu\omicron\eta$.

Je place à dessein cette inscription après le n° 38, non pas que ce soit sa place chronologique, mais parce qu'il est impossible de séparer ces deux monuments, qui appartiennent évidemment à la même famille. Comment ne pas voir qu'elle devait être dans le principe conçue en ces termes :

$[\kappa\omicron\nu\omicron\nu\ \tau\iota\mu\omicron\theta\epsilon\iota\varsigma, \tau\iota\mu\omicron\theta\epsilon\omicron\varsigma\ \kappa\omicron\nu\eta\ \nu\omicron\varsigma]$.

Conon, fils de Timothée, Timothée, fils de Timothée.

On doit conclure de là, aussi bien que des dimensions de la base, que cette base portait les statues ou un groupe de deux

(1) P. 15, 16 et 449.

(2) Voy. M. Boeckh, sur les *Documents relatifs à la marine d'Athènes*, p. 241 et 375.

personnages, et que ces deux personnages étaient le fameux Conon et son fils, dont Pausanias vit les images non loin du temple d'Athéné Ergané (1). La place où notre piédestal a été trouvé ne peut laisser d'incertitude à cet égard, et c'est, à mon avis, un indice bien plus sûr que l'inscription dont M. Beulé (2) s'autorise, pour fixer les limites septentrionales de l'enceinte du temple d'Athéné Ergény. En effet, le Titus Flavius Conon qui y est mentionné était du deme de Sunion et non de celui d'Anaphlystos, auquel appartenaient le fameux Conon et son fils, aussi bien que leur ancêtre du n° 38. Pour le considérer comme membre de cette famille, il faudrait supposer qu'elle avait changé de deme postérieurement au quatrième siècle avant J. C. La chose n'est pas impossible, mais elle aurait besoin d'être prouvée.

39.

C. E. — Piédestal de marbre blanc trouvé entre les Propylées et le Parthénon. On voit sur le plat un talon en cuivre, ce qui prouve que la statue que portait ce piédestal était, non pas de marbre, mais de ce métal. — *Journ. archéol.*, 46; *Ant. hell.*, 25; Ross, *Lettre à M. Thiersch*, *Kunstblatt*, 1840, n° 42, et *Archäol. Aufsätze*, p. 164; L. Stephani, *Rhein. Mus.*, N. F., t. IV, p. 6; Raoul-Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 265; Letronne, *ouvr. cit.*, p. 278; Beulé, *ouvr. cit.*, t. I, p. 501. — Haut. des lettres, 0,014; dist., 0,008; interl., 0,007. — Caractères antérieurs à 456 avant J. C. — Haut. du piédestal, 0,51, larg., 0,72; épaisseur, 0,65.

Ἐπιχάρῳ ἀνέθηκεν ὁ δῶκετο
Κρίτιος καὶ Νησιότης ἐποίησάν τε.

Epicharinos, coureur pesamment armé, a consacré cette offrande, ouvrage commun de Critios et de Nésiotès.

M. Pittakis, qui a le premier déchiffré cette inscription un peu effacée, mais non pas illisible, a le premier aussi reconnu que le piédestal sur lequel elle est gravée devait avoir porté une statue mentionnée par Pausanias, celle d'Epicharinos, qui s'était exercé à courir pesamment armé, ouvrage, suivant le périégète, du statuaire Critios (3). Pausanias l'avait vue dans le voisinage du temple de Diane Brauronia : la base sur laquelle elle avait été élevée a donc été retrouvée dans sa position ancienne (4). M. Letronne nie que le piédestal où se lit cette inscription ait porté la statue dont parle Pausanias, et cela parce que le nom d'Epicharinos s'y trouve au nominatif et non pas à l'accusatif, et il pense que c'était non pas son image, mais celle d'une divinité que l'hoplitodrome avait consacrée, et cette opinion, dont il fait une théorie qu'il suppose incontestable, il l'applique aux n° 7, 36 et 40 de ce recueil. On aurait pu demander au savant critique : Comment Epicharinos offrant sa statue aurait-il dû s'annoncer? Aurait-il dû ajouter au verbe ἀνέθηκεν, exprimé ou sous-entendu, le pronom réfléchi ἐαυτόν? Mais un pareil fait est sans exemple. Si le consécuteur n'ajoute pas de complément au verbe, c'est que la statue le représentait sans doute armé et courant, et qu'il était impossible aux spectateurs de ne pas le reconnaître. La théorie

(1) I, 24, 3 : Ἐνταῦθα καὶ Τιμόθεος ὁ Κόνωνος καὶ αὐτὸς καὶ Κόνων.

(2) *L'Acropole d'Ath.*, t. I^{er}, p. 326.

(3) Ἀνδριάντων δ' ἔσσι μετὰ τὸν ἵππον (le cheval Durien, voy. n° 46) ἐσθήκεσαν, Ἐπιχαρίνου μὲν ὀπλιτοδρομεῖν ἀσκήσαντος τὴν εἰκόνα ἐποίησε Κρίτιος. Pausan., liv. I, chap. 23, §.

(4) Voy. Beulé, *L'Acropole d'Ath.*, t. I^{er}, chap. 11, p. 291 et suiv.

dont Letronne était si fier est donc sans valeur, et nous avons bien sous les yeux l'inscription qu'avait lue Pausanias, lequel, toutefois, reste bien convaincu de n'avoir nommé que l'un des deux artistes auteurs de la statue de l'hoplitodrome. Le périégète n'est pas d'une telle exactitude qu'une pareille omission ne puisse lui être imputée.

Notre inscription a servi à corriger les anciennes éditions de Pausanias, où le nom de l'artiste auquel cet auteur attribue la statue d'Epicharinos était écrit inexactement Κρίτιος. Elle a permis aussi de rétablir le nom de [Κρίτιος] à la ligne 3 du n° 7. Elle confirme de plus ce que nous avait déjà appris ce numéro, c'est que ce statuaire n'avait pas travaillé seul, mais qu'il s'en était associé un autre nommé Nésiotès.

39 a.

C. E. — Sur un fragment de marbre rouge veiné, qui provient peut-être d'une colonne votive comme les n° 2 et 38. — Mus., 1819. — *Ant. hell.*, 362. — Haut. des lettres, 0,021; dist., 0,01; interl., 0,007. — Caractères archaïques peu antérieurs à 456.

(Voy. pl. 2, n° 11).

ΣΤΡΟΝ
ΣΤΡΟΝΒ

Στρονβίχης
Στρονβίχης.

Strombichos, fils de Strombichos, a fait cette offrande.

J'ai dit plus haut que je ne connaissais pas d'exemple de l'ellipse du verbe ἐποίησεν. Il n'en est pas de même de celle d'ἀνέθηκεν; elle est très-fréquente (1).

Si l'on s'en tient à cette seule inscription, il n'est guère possible de préciser quel peut être le Strombichos, fils de Strombichos, dont il est ici question. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'à en juger par la forme des lettres, et surtout du sigma, l'offrande de ce personnage a été faite antérieurement à 456 avant notre ère. Nous verrons, quand nous serons parvenus au n° 33, s'il n'est pas possible d'arriver à un résultat plus précis.

39 b.

Sur un fragment de base en marbre pentélique, trouvé en 1854 à l'E. des Propylées. — *Journ. archéol.*, 2850. — Haut. de la partie conservée, 0,25; larg., 0,55; épaisseur, 0,55. — Haut. des lettres, 0,02.

ΕΥΣΔΕΚΑΤΕΝ

N

Ὁ θεὸς τοῦ θεῖου . . . εὐσεβέστερον
..... ἐνέθηκεν.

Un tel, fils d'un tel, du deme de . . . , a consacré cette déme à . . .

(1) Franz, *Elem. epigr. gr.*, p. 330. Aux exemples qu'il cite ajoute le n° 38, 40, etc.

39 c.

Sur un fragment de base en marbre pentélique, trouvé par M. Pittakis en 1852 à l'E. des Propylées. — *Journ. archéol.*, 1121; *Ant. hell.*, 2262. La forme du *chi* annonce une époque antérieure à l'OI. LXXX (460 avant J. C.)

ΑΙΘΕΟΔΟΤΟ
ΟΙΑΡΑΡΗΕΝ
ΣΕΝ

Si la copie de ce monument reproduit exactement son état actuel, et qu'il ne soit pas permis de supposer une cassure à la suite de la ligne 1, l'explication de la première ligne est difficile. Je ne saurais lire avec M. Rangabé :

.....χι Θεοδότου
.....ἀπαρχήν
[στῆ]σεν.

Ma raison, c'est que dans les dédicaces de ce genre jamais les noms des consécrateurs ne sont au génitif, et que le verbe ἔστησεν ne paraît pas y avoir été usité, si ce n'est dans les vers, à cette époque reculée, où ἀνέθηκεν seul se rencontre dans la prose.

M. Pittakis s'est un peu plus approché du sens, au moins pour la ligne 3, en lisant :

[Τοῦ θεῖνος χι] Θεοδότου
τῇ θεῇ ἀπαρχήν
[ὁ θεῖνος ἐποίη]σεν.

Mais on ne peut admettre que ἀπαρχήν soit le complément d'ἐποίησεν. Il faudrait ponctuer après l'accusatif, et voir dans la ligne 3 l'indication de l'auteur du monument consacré. Resterait toujours la difficulté qui résulte de la ligne 1 lue par lui comme par M. Rangabé.

Le seul moyen, à mon avis, de sortir d'embarras, c'est d'admettre que la fin de la ligne 1 n'est pas complète, et qu'on y lisait dans le principe un nom au nominatif. On pourrait alors proposer la restitution suivante :

[ὁ θεῖνος χι] Θεοδότος
ἀνέθηκεν τῇ θεῇ ἀπαρχήν
[ὁ θεῖνος ἐποίη]σεν.

Un tel et Théodotos ont consacré ces prémices à la déesse.

Un tel en est l'auteur.

On obtient ainsi un monument offrant beaucoup d'analogie avec le n° 7, qui est à peu près de la même époque

39 d.

Sur une base en marbre pentélique, trouvée en 1851 par M. Pittakis à l'O. du Parthénon. — *Journ. archéol.*, 1117; *Ant. hell.*, 2262. — Antérieure à 456 avant J. C.

ΚΑΤΕΝ
ΕΣΕ

[ὁ θεῖνος . . . ἀνέθηκεν δε]κάτην.

[ὁ θεῖνος ἐποίη]σεν.

Un tel a consacré cette dime à . . .

Un tel en est l'auteur.

40.

C. E. — Sur une base carrée, trouvée en 1859 à deux cents pas des Propylées, vers l'O. du Parthénon, dans le mur d'une citerne. — L. Ross, *Lettre à M. Thiersch*, n° 5, p. 12 et *Archäol. Aufsätze*, p. 168 et suiv.; *Journ. archéol.*, 81; *Ant. hell.*, 42; Ad. Schell, *Archäol. Mittheil.*, p. 124; Stephani, *Rhein. Mus. N. F.*, t. IV, p. 16; Letronne, *ouvr. cit.*, p. 276; Raoul-Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 261, 262, et *Journ. des savants*, 1851, p. 742; Beulé, *Acropole d'Ath.*, t. I, p. 281, où il place beaucoup trop à droite les deux dernières lignes. — Haut. du marbre, 0,55; larg., 0,67. — Haut. des lettres (l. 1—5), 0,025; (l. 4 et 5), 0,018 dist. (l. 1 à 5), 0,035; (l. 4 et 5), 0,016; interl. (l. 1 à 5), 0,025; (l. 5 et 4), 0,06; (l. 4 et 5), 0,01.

Ἑρμολύκος
Διειτρέφους
ἀπαρχήν.

Κρεσίλας
ἐποίησεν.

Hermolycos, fils de Diétréphès (a consacré cette statue) comme prémice.

Crésilas en est l'auteur.

Pausanias(1) nous apprend qu'au sortir des Propylées il rencontra l'image d'une lionne élevée, après l'expulsion des Pisistratides(2), en l'honneur de la courtisane Leæna, puis près de là une statue d'Aphrodité, offrande de Callias et ouvrage de Calamis(3), et dans le voisinage la statue en bronze de Diétréphès percé de flèches(4).

La lionne n'a pas été retrouvée, mais la base de la statue d'Aphrodité l'a été(5) dans le lieu même qu'elle occupait autrefois, et, suivant une opinion généralement admise, c'est à celle de Diétréphès que se rapporte notre inscription.

Il est bien vrai que le périégète mentionne aussi comme existant sur le plateau de l'Acropole une statue du pancratiaste Hermolycos(6); mais il n'en parle qu'après avoir vu le temple d'Artémis Brauronia(7), et ce qui prouve encore mieux que cet Hermolycos ne peut être confondu avec le nôtre, c'est que, suivant Hérodote(8), le pancratiaste de ce nom était fils d'Euthynos, et qu'il se distingua à la célèbre bataille de Mycale. Mais la bataille de Mycale fut livrée en 479, quarante-trois ans au

(1) I, 23, 1.

(2) *Id.*, « Ἐπει τυραννίδος ἐπαύσθησαν οἱ Πεισιστρατίδαι, χαλκῇ λέαινα Ἀθηναίοις ἐστὶν ἐς μνήμην τῆς γυναικός. Elle était l'ouvrage de Tisicratès. » Tisicratès Leæna laudatur. Athenienses et honorem ei habere volentes, nec tamen scortum celebrasse, animal nominis ejus fecere, atque ut intelligeretur causa honoris, in opere linguam addi ab artifice voluerunt. » Plin., XXXIV, 19, § 23.

(3) Pausan., *ib.* Παρὰ δὲ αὐτὴν ἄγαλμα Ἀφροδίτης ὁ Καλλίου τέ φασιν ἀνάθημα εἶναι καὶ ἔργον Καλὰμίδος.

(4) Πλησίον δὲ ἐστὶ Διειτρέφους χαλκοῦς ἀνδριάς οἰστοῖς βεβλημένος.

(5) Voyez n° 589.

(6) Pausan., *ib.*, § 10.

(7) Pausan., *ib.*, § 7.

(8) Liv. IX, chap. 105. Ἐν δὲ ταύτῃ τῇ μάχῃ Ἑλλήνων ἡρίστευσαν Ἀθηναῖοι, καὶ Ἀθηναίων Ἑρμολύκος ὁ Εὐθύνου, ἀνὴρ παγκράτιον ἐπασχίας.

moins avant l'offrande du fils de Dieitréphès (1). Les deux Hermolycos sont donc deux personnages bien distincts, et séparés entre eux par un intervalle d'environ cinquante ans.

Dieitréphès avait bien mérité d'Athènes. Chargé de ramener dans leur pays les mercenaires thraces, qui n'étaient arrivés à Athènes qu'après le départ de Démosthènes pour la Sicile (Ol. XCI, 3, = 414 avant J. C.), il les conduisit par l'Euripe de Chalcis jusque sur les côtes de la Béotie voisines de Mycalesse, y débarqua avec eux, et s'empara de cette ville (2). Il semble résulter de la narration de Pausanias que ce fut dans cette expédition qu'il tomba percé de traits; mais il est constant qu'il n'y trouva pas la mort, ainsi que le pensait Raoul-Rochette (3), puisque trois ans plus tard (Ol. XCII, 2, = 411 avant J. C.) il fut, comme nous l'apprend Thucydide (4), choisi pour commander en Thrace.

Dans ce dernier passage les éditions de l'historien de la guerre du Péloponnèse désignent ce général sous le nom de Διοτρέφης, mais ce n'est qu'une variante qui aurait dû faire place depuis longtemps à la véritable leçon Διοτρέφης, confirmée par notre inscription. Car Διοτρέφης ne diffère de Διοτρέφης que par une orthographe un peu différente, mais qui ne change en rien la prononciation de ce nom. Ce qui prouve d'ailleurs incontestablement que Διοτρέφης et Διοτρέφης dans le texte de Thucydide désignent un seul et même individu, c'est que Nicostratos, général athénien qui joua un rôle assez important dans les événements que raconte l'historien, est tantôt désigné comme fils de Διοτρέφης (5), et tantôt comme fils de Διοτρέφης (6).

Il est probable, d'après ce que nous avons dit plus haut, que Dieitréphès trouva la mort pendant son gouvernement de la Thrace; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est plus question de lui plus tard. Ce fut probablement avant sa mort, et comme prémices du butin qu'il avait fait à Mycalesse et dans le reste de son expédition, que son second fils Hermolycos, plus jeune sans doute que Nicostratos, consacra sa statue : car je serais disposé à croire que Διοτρέφης se rapporte autant au moins à ἀπαρχήν qu'à ἑρμούκοις. Il était représenté dans une attitude qui rappelait l'événement où, déjà voisin de la mort (7), il n'avait probablement dû la vie, suivant l'opinion des siens, qu'à l'intervention d'Athéné Hygieia, ou du moins au médecin, qui pouvait bien avoir appliqué sur ses blessures le fameux παρθένιον (8).

Ce qui vient encore à l'appui de cette conjecture, c'est que la base où reposait l'ouvrage de Crésilas, auquel se rapporte notre inscription, se composait de plusieurs assises qu'on a retrouvées dans ces dernières années (9), et, par conséquent, était oblongue, forme qui convient bien au piédestal de la statue d'un guerrier renversé.

Tout ce qui précède me paraît répondre victorieusement aux objections de Letronne, qui, fort de sa prétendue théorie, qu'il appliquait également ici, soutenait que notre inscription ne se

rapportait pas à la statue de Dieitréphès, mais bien à la statue d'une divinité offerte par Hermolycos, et sculptée par le même artiste Crésilas. Ici, comme au n° 39, notre savant et regrettable confrère avait cédé trop facilement à son insatiable besoin de trouver en défaut *les gens les plus habiles*.

C'est donc bien d'un monument du siècle de Périclès, vu et mentionné par Pausanias, que nous retrouvons ici les traces. Ce monument nous fournit de plus le moyen de corriger le texte de Thucydide, et d'en faire disparaître une variante qui a jeté dans l'erreur le rédacteur de la table dont cet historien est accompagné dans la collection Didot, en lui faisant voir dans Διοτρέφης et Διοτρέφης deux personnages différents.

Ce n'est pas tout; on peut aussi, à l'aide de notre inscription, prouver que dans Plin (1) le véritable nom de l'artiste auquel était due la statue de Dieitréphès est bien réellement Crésilas, que donnent aussi les meilleurs manuscrits (2), et notamment celui de Bamberg, et non pas Ctésilaüs, comme on lit dans l'édition Brotier, non plus que Ctésilas, comme le porte le manuscrit de Vossius.

Suivant Letronne (3), le nom de Κρησίλας ou Κρησίλαος vient de Κρησίος, Crétois, et de λαός, à moins, ajoute-t-il, qu'ici le κ n'ait été mis pour le χ, et que Κρησίλας ne soit pour Χρησίλας. De ces deux conjectures la seconde est la seule acceptable; car la première formation serait aussi monstrueuse que le serait le nom de Φρυγίλας; en effet, il est sans exemple que les Grecs aient jamais composé un nom propre d'un ethnique et du nom commun λαός. Du reste, je conviens avec lui que Κρησίλας et Χρησίλας, quoique la composition en soit grecque, sont des noms insolites, et que Plin aurait pu facilement être conduit à y substituer le nom beaucoup plus commun de Κτησίλας, ce qu'il n'a pas fait cependant, ainsi que le prouvent les manuscrits.

L'époque où florissait Crésilas se déduit facilement. Cet artiste avait été l'élève de Phidias et de Polyclète dans un concours dont le sujet était une statue d'amazone (4). Or, Plin (5) place le point culminant du talent de Phidias dans l'Ol. LXXXIV (vers 444 avant J.-C.). On sait de plus que Polyclète fit la statue d'Héra pour l'héreon d'Argos (6), ce qui ne peut avoir eu lieu que postérieurement à l'Ol. XXXIX, 2 (423 avant J.-C.) (7), où l'ancien temple fut brûlé, date qui nous rapproche beaucoup des derniers événements de la vie de Dieitréphès, lesquels eurent lieu, suivant ce qui a été dit plus haut, vers 411. C'est donc entre 444 et 411 qu'est renfermé ce qu'on sait de la vie d'artiste de Crésilas, et comme il est à croire que la statue de Périclès *Olympien*, vraiment digne de ce nom (8), et celle de Dieitréphès, étaient ses chefs-d'œuvre, ce serait entre 444, où Périclès, *ébranlant toute la Grèce*, mérita d'être assimilé au maître des dieux (9), et 413, où Dieitréphès venait d'échapper à la mort, qu'aurait eu lieu l'apogée de la réputation de Crésilas.

Le moment est venu de reproduire, comme je l'ai annoncé

(1) C'est ce qui résulte de la forme des caractères de notre inscription, évidemment postérieurs à 436.

(2) Thuc., VII, 29; Pausan., I, 23.

(3) Lettre à M. Schorn, p. 263.

(4) Thuc., VIII, 64.

(5) Νικόστρατος ὁ Διοτρέφους. Thuc., III, 75, et IV, 119.

(6) Νικόστρατος ὁ Διοτρέφους. Id., IV, 53.

(7) Ὀϊστοῖς βεβλημένον. Pausan., *pass. cit.* «Cresilas vulneratum deficientem, in quo possit intelli quantum restet animae.» Plin., XXXIV, 19, 24.

(8) Voy. plus haut, n° 28.

(9) Voy. Raoul-Rochette, *Journ. des savants*, 1851, p. 742.

EXPLICATION DES INSCRIPTIONS, T. I.

(1) *Pass. cit.*

(2) Le manuscrit 6797 de la Bibliothèque impériale, celui de la Bibliothèque Ricardienne et celui de Munich.

(3) C'est ainsi qu'on rencontre sur des médailles de Milet Κρησίλας pour Χρησίλας, et Κρηίλας pour Χρηίλας, sur une monnaie de Phrygie.

(4) Plin., XXXIV, 19, 1.

(5) XXXIV, 19, 1.

(6) Pausan., VI, 6, 2.

(7) Thuc., IV, 133.

(8) «Cresilas... et Olympium Periclem dignum cognomine.» Plin., XXXIV, 19, 24.

(9) Plut., *Périclès*, 8.

plus haut (1), une épigramme de l'anthologie palatine (2) qui, d'après une correction aussi ingénieuse que certaine du savant M. Meineke, se rapporte encore à un ouvrage de Crésilas, resté inconnu jusqu'à nos jours. Cette épigramme, ou plutôt cette inscription, doit avoir été copiée à Athènes sur un marbre de la nature de celui que nous avons publié n° 32, et portant une offrande également consacrée à Pallas Tritogénéia. On la lit ainsi dans le manuscrit palatin :

Τόνδε πυρῆς ἀνέθηκε Πολυμνήστου φίλος υἱὸς
εὐζήμενος δεκάτην Παλλάδι Τριτογενεῖ.
Κυδωνιάτας Κρίσιλας εἰργάσατο.

Embarrassé par le second mot du premier vers, Saumaise, suivi depuis par Brunck et par M. Jacobs, avait corrigé πυρῆ (pour πυρῆς), et l'on avait pensé qu'il s'agissait là de l'offrande d'un encensoir, bien que πυρῆς n'ait pas d'autre sens que celui d'incendiaire (3). M. Meineke (4) a vu le premier que πυρῆς ne pouvait être qu'un nom propre (5), celui du consécrateur, lequel ne saurait être omis dans les monuments de ce genre ; et, s'appuyant sur plusieurs inscriptions, il sous-entend après τόνδε ou τρέποδα ou ἀνδριάντα. De plus, reconnaissant, avec le scholiaste de l'anthologie et avec tous ses devanciers, un vers iambique trimètre dans la troisième ligne, il rejette le nom de Κρίσιλας ; dont la première syllabe est brève, et le remplace par Κρησίλας, en s'autorisant avec raison d'une inscription d'Hermioné copiée par Fourmont (6), où ce dernier nom est accompagné aussi de l'ethnique Κυδωνιάτας ; enfin, pour avoir un spondée au cinquième pied, il substitue à εἰργάσατο la forme dorique εἰργάζατο, ainsi que l'exige le dialecte employé dans cette dernière ligne. Nous devons donc à ces belles corrections, quoi qu'en ait pu dire Raoul-Rochette (7), la véritable leçon de cette dédicace, qui est bien certainement de la même époque que l'inscription d'Hermioné, antérieure sans aucun doute à l'an 403 (8), et doit être lue ainsi :

Τόνδε Πυρῆς ἀνέθηκε Πολυμνήστου φίλος υἱὸς
εὐζήμενος δεκάτην Παλλάδι Τριτογενεῖ.
Κυδωνιάτας Κρησίλας εἰργάζατο.

Pyrès, fils chéri de Polymnestos, a consacré cette statue à Pallas Tritogénéia, ayant fait vœu de lui offrir la dîme de...

Crésilas de Cydonie est l'auteur de ce travail.

Si, comme je l'ai conjecturé plus haut, cette dédicace, antérieure, on n'en saurait douter, à l'année 403, a été copiée à Athènes sur l'Acropole même, et non loin du n° 32, il est à peu près certain que le Crésilas dont il y est fait mention est le même que celui auquel était dû le monument de Δειτρέφης. Mais pourquoi indique-t-on ici sa patrie, la ville de Crète, Cydonie, et ne

le désigne-t-on sur l'offrande d'Hermolycos que par son simple nom ? C'est, je crois, parce que la dédicace de Pyrès est antérieure à celle d'Hermolycos, et que la statue promise à Pallas avait été faite avant celle du guerrier mourant. Si, comme j'ose le supposer, la base sur laquelle avait été inscrite l'épigramme que l'anthologie nous a conservée, portait la statue de Périclès *Olympien*, si cette statue vraiment digne du grand citoyen dont elle reproduisait la noble image, et si cette image était tellement ressemblante que, pour désigner celui qu'elle représentait, il avait suffi du démonstratif τόνδε, sans qu'il fût besoin d'ajouter un nom propre, il ne serait pas impossible que le peuple d'Athènes, à l'instigation de celui qui présidait à ses destinées, eût, pour récompenser un si grand talent, fait de l'artiste crétois un citoyen athénien peu de temps après la consécration du monument. Cela expliquerait pourquoi, sur le monument de Dicitréphès, Crésilas n'ajoute plus d'ethnique à son nom, et de plus on tirerait de tout ceci une conséquence qui changerait en réalité la conjecture que je viens d'émettre, c'est à savoir que la statue de Périclès avait été achevée avant celle de Dicitréphès, à l'époque sans doute où l'influence de cet homme célèbre était dans toute sa force, c'est à dire vers 444.

J'aime les conjectures, je ne m'en défends pas. C'est pour moi une tentation à laquelle je ne saurais résister, que de rendre, avec quelque vraisemblance, aux hommes de cette grande nation la place qui leur appartient dans leur siècle, et de suppléer au silence de l'histoire. Qu'on m'excuse donc si j'en produis encore une, à laquelle, toutefois, une saine critique ne me permet pas d'ajouter autant de confiance qu'à celles qui précèdent.

Le nom de Polymnestos est connu dans l'histoire littéraire de la Grèce. Un poète de ce nom, né à Colophon, en Ionie, florissait, dit-on, entre 675 et 644 avant J. C. (1). Il est constant qu'il vivait après Thalès, en l'honneur duquel il avait composé un poème qui lui avait été demandé par les Lacédémoniens (2), et avant Aleman et Pindare qui ont fait mention de lui (3).

C'était aussi un poète ionien que Pyrès de Milet dont parle Athénée, et qui avait précédé Sotades, lequel vivait sous Ptolémée Philadelphie (4). Chose digne de remarque, le passage d'Athénée et notre inscription nous offrent les deux seuls exemples connus de ce nom.

Or le Pyrès de notre inscription est fils de Polymnestos. N'en pourrait-on pas inférer que tous deux étaient, sinon Ioniens, au moins d'origine ionienne, qu'ils descendaient du Polymnestos qui avait laissé après lui une si grande renommée et comme poète et comme musicien (5), et que le poète Pyrès appartenait à cette même famille, qui se serait perpétuée jusque sous les premiers successeurs d'Alexandre ?

Du reste, quelle qu'ait été la première patrie de la famille des deux personnages qui consacrèrent à Pallas Tritogénéia l'ouvrage de Crésilas, il est vraisemblable que tous deux étaient Athéniens. Il est bien vrai que le dème auquel ils appartenaient n'est pas indiqué, mais cette circonstance est souvent omise dans les inscriptions métriques. Ce qui me porterait à croire qu'ils étaient

(1) n° 32.

(2) XIII, 13. Brunck, *Anal.*, t. III, p. 174 ; *Anth. gr.*, Lips., t. IV, p. 142 ; Ep. adesp., n° 119.

(3) Voy. Hesych. au mot πυρῆας.

(4) *Delectus poetarum Anthol. gr.*, p. 235 et suiv.

(5) C'est celui d'un poète de Milet, auteur de chansons ioniennes. Athen., liv. XIV, p. 620 E. Voyez plus bas.

(6) *Corpus inscr. gr.*, 1195.

(7) *Lettre à M. Schorn*, p. 264, où il blâme à tort Letronne d'avoir adopté les conjectures de M. Meineke, et commet lui-même une faute en confondant cette épigramme avec l'inscription d'Hermioné.

(8) C'est ce que prouvent l'orthographe et la forme des caractères assez fidèlement reproduits par Fourmont.

(1) *Dictionary of greek and roman biography and mythology* from W. Smith, au mot POLYMNESTOS.

(2) Pausan., I, 14, 4.

(3) Strab., XIV, 643 ; Plut., *de Mus.*, 5, p. 1133.

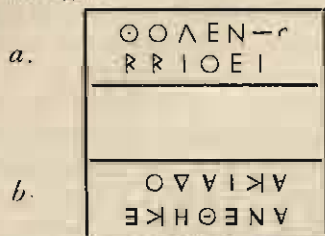
(4) Athénée, XIV, 620, D. E.

(5) Strab. et Plut., *pass. cit.*, et p. 1135 ; schol. d'Aristoph., *Cher.*, 1237 ; Hesych., 20 mot Πολυμνήστιον ζῆειν.

Athéniens, c'est que dans une liste de guerriers morts à Sernylia, dans la Chersonnèse de Thrace (1), à une époque que M. Böeckh place vers 424 avant J. C., et, par conséquent, postérieure de vingt ans à l'offrande de Pyrès, figure un citoyen de la tribu Antiochide, dont le nom est Polymnestos. Je ne serais pas éloigné d'admettre que ce personnage était le fils de notre Pyrès, portant, suivant l'usage, le nom de son grand-père, et ayant, lui aussi, payé glorieusement sa dette à la patrie.

40^a.

Sur un piédestal en marbre pentélique, trouvé par M. Pittakis en 1855, devant les Propylées. — *Journ. archéol.*, 1141; *Ant. hell.*, 2266. J'ai reproduit la copie qu'en donne le premier éditeur, suivi par le second, bien qu'elle ne paraisse pas exacte, puisque, d'après le témoignage du premier, la base est mutilée dans tous les sens : τὸ βάθρον εἶναι ἀκρω-
τηριασμένον πανταχόθεν.



M. Pittakis nous apprend que les deux lignes supérieures sont d'une écriture antérieure à l'archontat d'Euclide. La forme du *gamma* et celle du *rho* suffiraient seules pour le prouver. Il nous apprend aussi que les deux autres sont postérieures à cette époque, ce qui résulte évidemment de l'orthographe. Elles ne doivent cependant pas s'en éloigner de beaucoup, car on n'y voit pas encore la diphthongue ΟΥ remplacer Ο au génitif.

La première partie avant sa mutilation devait être conçue à peu près en ces termes :

.....
[Πυ]θογέν[ης]
[Πυ]θέτου, εἰς...

A telle divinité Pythagènes, fils de Pyrrhias, du dème de...

Plus tard, peut-être vers l'époque des Trente tyrans, la statue que portait cette base dut être renversée et brisée. La base elle-même fut retournée, et reçut une nouvelle offrande, au-dessous de laquelle on écrivit une autre inscription dont il ne reste plus que deux mots :

[ὁ δαῖνα τοῦ δαῖνος] ἀνέθηκε [Α]κτιάδου.

Une telle, fille d'un tel, du dème des Laciades, a fait cette offrande.

41.

C. E. — Gravée dans la longueur des camelures d'une colonnette ayant seize camelures sur une circonférence de 0,53, et trouvée en 1856 à l'E. du Parthénon. — *Mus.*, 2635. — *Journ. archéol.*, 566; *Ant. hell.*, 59; *Bergk, Denkm. und Forsch.* (publié avec l'*Archäol. Zeitung* de Gerhard) 1850, n° 16, col. 175, n° vi; Beulé, *ouvr. cit.*, t. II, p. 205. — Haut. des lettres, 0,015; dist., 0,017. — Antérieure à 405.

Μηχανί[ων] ἀνέθηκε[ν] ὁ γραμμα[τεὺς].

Méchanion, le secrétaire, a consacré cette offrande.

(1) *Corpus inscr. gr.*, n° 171, col. 1, l. 51.

M. Rangabé lit à la ligne 1 Μηχανίος, nom possible (1), mais inconnu. Μηχανίων, au contraire, a pour lui l'autorité d'une inscription athénienne de l'OL. LXXIII, 3 (445 avant J. C.) (2), et celle de Lysias dans son discours contre Nicomachos : Οἱ μὲν πρόγονοι νομοθέτας ἤρουντο Σόλωνα καὶ Θεμιστοκλέα καὶ Περικλέα, ἡγούμενοι τοιούτους ἐσεσθαι τοὺς νόμους οἳ περ ἂν ᾧσιν οἱ τιθέντες· ἡμεῖς δὲ νομοθέτας ἀρεῖσθαι Τιταμένην τὸν Μηχανίωνος καὶ Νικόμαχον καὶ ἑτέρους ἀνθρώπους ὑπογραμμάτας (3). « Vos ancêtres choisissaient pour « législateurs Solon, Thémistocles et Périclès, persuadés que les « lois tiendraient de ceux qui les auraient rédigées; et vous, c'est « sur un Tisaménos, fils de Méchanion, sur un Nicomachos et « sur d'autres gens de cette espèce, bons tout au plus à faire des « sous-groffiers, que vous fixez votre choix. » Le discours contre Nicomachos ayant été prononcé un ou deux ans après l'expulsion des Trente tyrans, c'est-à-dire vers 403 ou 402, et notre inscription étant certainement bien antérieure à cette révolution, il est assez probable que le Méchanion qui s'y trouve mentionné est le père du Tisaménos dont parle Lysias, et que c'est également lui qui est inscrit sur le marbre Nointel parmi les guerriers morts en 445. Notre inscription aurait donc précédé cette époque de quelques années, et date peut-être de 450 environ. Ce qui rend la chose vraisemblable, c'est que le dernier jambage du *My* y est un peu plus court que le premier (4), forme ancienne que j'ai eu le tort de ne pas indiquer sur ma copie. Le genre de monument sur lequel la dédicace est gravée confirme encore ma conjecture (5).

42.

C. E. — Fragment trouvé sur l'Acropole. Je le crois inédit. — Haut. des lettres, 0,054; dist., 0,02; interl., 0,025. — Beaux caractères antérieurs à l'OL. LXXX.

..... ἀνέθηκε
[ἡ δαῖνα τοῦ δαῖνος Α]κτιάδου.

A Athénè... une telle, fille d'un tel, du dème des Laciades, a consacré cette offrande.

Je ne puis m'empêcher de remarquer la ressemblance de ce fragment avec la partie b du n° 40^a. Cette similitude est-elle purement fortuite, ou tient-elle à quelque préoccupation de M. Pittakis? Je ne sais, et je me borne à garantir l'exactitude de ma copie collationnée sur un double estampage; or l'orthographe du présent n° prouve qu'il est bien antérieur à 403, et, par conséquent, à la partie inférieure du n° 40^a. Je persiste donc jusqu'à nouvel ordre à considérer ces deux fragments comme entièrement différents l'un de l'autre.

(1) Comparez Καλλιόπιος, de Καλλιόπη; Ανατόλιος, d'ανατολή; Τύχιος, de Τύχη, etc.

(2) Le fameux marbre Nointel, *Corpus inscr. gr.*, 165, col. 1, l. 22.

(3) *Orat. att.*, ed. de Bekker, t. I, p. 456, § 37. Voy. Scheibe, *Die oligarchische Umwälzung zu Athen am Ende des peloponnesischen Krieges*, Leipzig, 1841, in-8°, p. 150.

(4) Franz, *Elem. epigr. gr.*, p. 97.

(5) Voy. nos 2 et 38.

43.

C. E. — Petite base en marbre pentélique trouvée à l'O. du Parthénon. — Mus., 1506. — *Journ. archéol.*, 155; *Ant. hell.*, 9; Beulé, *ouvr. cit.*, t. I, p. 522. — Haut. des lettres, 0,018; dist., 0,009; interl., 0,008. — Imitation maladroite des caractères archaïques. Les lettres se terminent par des apices. Je ne crois pas cette inscription antérieure au troisième siècle avant notre ère.

Διφιλίδης ἐκ Κεραμείων ἀνέθηκε.

Diphilides, du dème de Céramos, a fait cette offrande.

La figure qui vient ensuite (Voy. pl. 7, n° 13) a été prise par M. Rangabé et par M. Beulé pour une imitation, des plus naïves, suivant ce dernier, d'un trépied de bronze offert par un chorège vainqueur. Cette explication me laisse de grands doutes. Je conviens cependant que ce dessin très-élémentaire n'est pas sans quelque analogie avec le trépied dionysiaque du fameux vase peint de Naples, qui représente une troupe dramatique sur le point de jouer un drame satyrique dont Hercule, Midas et Omphale sont les principaux personnages (1). Peut-être, cependant, n'est-ce tout simplement qu'un sigle.

44.

C. E. — Sur le dé d'un piédestal en marbre noir d'Éleusis trouvé à l'angle N. O. du Parthénon. Sur le plat on distingue deux trous destinés à fixer les pieds d'une statue, et tout à côté un autre qui doit avoir servi à un scellement antérieur. — *Journ. archéol.*, 94; *Ant. hell.*, 48; Beulé, *ouvr. cit.*, t. I^{er}, p. 545. — Haut. des lettres, 0,022; dist., 0,05.

...μου Ακμπροῦς ἀνέθηκεν].

A telle divinité un tel, fils de ... mos, du dème de Lamptra, a fait cette offrande.

Le piédestal qui portait l'offrande en question devait dans l'origine se composer de deux assises juxta-posées et d'égale dimension, et l'inscription, dont évidemment les trois ou quatre premiers mots manquent, devait s'étendre sur toute la longueur. Plus tard, quand l'Acropole eut été saccagée par Sylla, le piédestal fut sans doute renversé, et ses assises dispersées. Plus tard encore, l'une d'elles fut utilisée pour élever la statue d'un certain Archélaos, fils d'un roi du même nom. Nous chercherons plus loin (2) quel était ce personnage, quand nous expliquerons l'inscription qui se rapporte à lui.

45.

C. E. — Sur la face antérieure d'une assise en marbre pentélique ayant formé le premier dé d'un piédestal. Trouvé sur l'Acropole au N. du temple d'Érechthée. — *Journ. archéol.*, 126; *Ant. hell.*, 50. — Haut. des lettres, 0,018; dist., 0,02. — Entre 436 et 405.

Ἀριστονείδης Ἐμμενίδου ἐκ [Κεραμείων?].

(1) Voy. *Ann. de l'Inst. de corr. arch.*, 1841, pl. XXXI, p. 303 et suiv., et un dessin de ce trépied, *Nouvelles Ann. de l'Inst. de corr. arch.*, t. II, pl. C, n° 50.

(2) *Sect.*, II, VII, III, § 3.

Aristoneides, fils d'Emménides, du dème de Céramos (?), a fait cette offrande à telle divinité.

Comme le n° 44, le dé du piédestal sur lequel était gravée cette inscription se composait de deux assises, sur la seconde desquelles devait être inscrit le nom du dème auquel appartenait le consécuteur et celui de la divinité à laquelle était faite l'offrande. La statue ayant été renversée ou emportée à Rome, comme celle du n° 44, les deux assises furent séparées; et plus tard, vers le commencement du premier siècle de notre ère, une d'elles servit de dé à la base de la statue d'un certain Marc Antoine., fils d'Anaxion, ouvrage d'un statuaire portant le nom célèbre de Léocharès. Seulement, la dédicace fut gravée non plus au-dessous de l'ancienne, mais sur la face postérieure. Nous renvoyons pour cette dernière à la section II, VII.

M. Pittakis, et d'après lui M. Rangabé, ayant supposé à la fin de notre inscription un Γ au lieu du Κ qu'on y lit cependant très-distinctement, a complété la ligne par le mot ἐπ[οίησε], et identifié Ἀριστονείδης Ἐμμενίδου avec le statuaire thébain Aristonidas dont parle Plin^e (1). Il suppose qu'il était de la famille des Emménides, dont Pindare a célébré les victoires dans les jeux de la Grèce (2), et qui, faisant remonter leur origine à Cadmos, pouvaient, quoique fixés à Agrigente, être considérés aussi comme Thébains. Mais cet échafaudage si laborieusement élevé s'écroule sous l'influence d'un seul Κ, et il faut, bon gré mal gré, substituer à ἐποίησεν la préposition ἐκ suivie d'un démotique au pluriel, comme ἐκ Κεραμείων, ἐκ Κηδῶν, ou au singulier comme ἐκ Κόλης, ἐκ Μυρρινούττης, etc.

46.

C. E. — Sur les deux assises centrales d'un piédestal en marbre blanc composé de six, dont cinq ont été retrouvées au S. E. des Propylées. Elles ont chacune 1,76 de long sur 0,59 de haut, et 0,88 de large. — *Journ. archéol.*, 510; L. Ross, *Kunstblatt*, 1841, n° 1; *Journ. des savants*, 1841, p. 244, et *Archäol. Aufsätze*, p. 194; *Ant. hell.*, 41; Ad. Schöll, *Archäol. Mitth.*, p. 126; Stephani, *Rhein. Mus.*, N. F., t. IV, p. 16 et suiv.; Beulé, *ouvr. cit.*, t. I^{er}, p. 298 et suiv.; Brunn, *Gesch. der gr. Kunst*, p. 267. — Haut. des lettres (l. 1), 0,035; (l. 2), 0,022; dist., 0,026; interl., 0,093. — Forme des caractères, entre 436 et 405.

Χαιρέδημος Εὐαγγέλου ἐκ Κόλης ἀνέθηκεν.

Στρογγυλίων ἐποίησεν.

Chairedemos, fils d'Evangelos, du dème de Célé, a fait cette offrande.

Ouvrage de Strongylian.

Nous avons encore ici sous les yeux les restes d'un monument célèbre qui subsistait du temps de Pausanias, mais qu'il eût été impossible de reconnaître sans le secours du scholiaste d'Aristophanes. Ce scholiaste, commentant le vers 1128 des *Oiseaux*,

Ἰππων ὑπόντων μέγεθος, ὅσον ὁ Δούριος

(1) *H. N.*, XXXIV, 14, 40.

(2) Pindare, *OL*, III, 68; Pyth., VI, 9.

Lors même qu'ils auraient des chevaux aussi grands que le fameux cheval de Troie,

fait la remarque suivante : Οὐ πιθανὸν κοινῶς λέγειν αὐτὸν, ἀλλὰ περὶ τοῦ χαλκοῦ τοῦ ἐν Ἀκροπόλει. Ἀνέκειτο γὰρ ἐν Ἀκροπόλει Δούριος ἵππος ἐπιγραφήν ἔχων· Χαίρεδ' ἦμος Εὐαγγέλιου ἐκ Κοίτης ἀνέθηκε. Δύναται δὲ καὶ ὁ ἐν Ἰλίου λαμβάνεσθαι. Ἐν Ἀκροπόλει χαλκοῦς ἵππος ἀνέκειτο κατὰ μίμησιν τοῦ Ἰλίου. « Il n'est pas probable qu'Aristophanes parle ici du cheval de Troie en général, mais du cheval de bronze qui se trouvait sur l'Acropole (1); car il y avait sur l'Acropole un cheval de Troie avec cette inscription : *Chærédemos, fils d'Évangélos, a consacré cette offrande*. Le vers peut s'entendre aussi en général du cheval de Troie; [mais il est constant qu'il y avait sur l'Acropole un cheval de bronze à l'imitation de celui de Troie. »

Il ne peut donc rester d'incertitude sur le monument que portait la base retrouvée sur l'Acropole. Le scholiaste et l'inscription se prêtent un mutuel secours : car si le commentateur nous a mis sur les traces de la statue, l'inscription supplée au silence du commentateur sur le nom de l'artiste qui l'avait faite.

Pausanias avait vu ce cheval à sa sortie du temple d'Artémis Brauronia, ce qui concorde parfaitement avec la position où la base a été retrouvée. Voici en quels termes il en parle (2) : Ἴππος δὲ ὁ καλούμενος Δούριος ἀνέκειται χαλκοῦς... λέγεται δὲ ἔξ τε ἐκείνων τὸν ἵππον ὡς τῶν Ἑλλήνων ἐνδὸν ἔχει τοὺς ἀρίστους, καὶ τῶν χαλκοῦ τὸ στήμα ἐστὶ κατὰ τὴν αἰῶνα, καὶ Μενεσθεὺς καὶ Τεῦχος ὑπερκύπτουσιν ἐξ αὐτοῦ, προσέτι δὲ καὶ οἱ παῖδες οἱ Θησέως. « Là se trouve aussi consacré le cheval de Troie en bronze... Il contenait, dit-on, dans ses flancs les plus vaillants des Grecs, et c'est ainsi qu'est représenté le cheval de bronze, car on voit déjà se disposer à en sortir Ménéstheus, Teucros et les fils de Thésée. »

Hésychios, d'ordinaire bien renseigné, et qui avait peut-être vu l'ouvrage de Strongylion, dit au mot Δούριος Δούριος ἵππος Ἀθήνησιν ἐν Ἀκροπόλει χαλκοῦς ἐστὶν καὶ ἐξ αὐτοῦ ἐκκύπτουσι δόρατα. « Il y a à Athènes, sur l'Acropole, un cheval de Troie en airain, et on en voit ressortir des lances. »

Avec le secours des renseignements qui précèdent, il n'est pas difficile de fixer l'époque où ce monument a été consacré. D'abord, il est constant qu'il existait déjà quand la comédie des *Oiseaux* fut représentée, c'est-à-dire en 415, sous l'archontat de Chabrias. D'un autre côté, la forme des lettres ne permet pas de le faire remonter au delà de 436; c'est donc entre 436 et 415 qu'il vint embellir l'Acropole, ce qui permet en même temps de déterminer avec plus de précision le temps où florissait notre Strongylion, le même sans aucun doute que celui dont Pausanias (3) nous avait déjà signalé plusieurs ouvrages. L'œuvre de ce statuaire se trouve ainsi augmentée d'une production importante et digne de sa réputation (4).

Du second des passages où Pausanias parle de Strongylion (5) et où il nous apprend qu'il avait fait trois des muses qu'on voyait sur l'Hélicon, tandis que les six autres étaient l'ouvrage de Céphi-

sodotos et d'Olympiosthénès, il résulterait que ces trois artistes étaient contemporains, ce qui a paru difficile à concilier (1); et cependant, comme le Céphissodotos en question (2) florissait vers l'Ol. CII, il s'ensuivrait uniquement que la vie d'artiste de Strongylion s'était étendue jusqu'en 372, en admettant même que Céphissodotos n'ait pas produit plus tôt ses trois Muses. Mais si l'on suppose que Strongylion avait trente ans quand il fit son cheval de bronze, et qu'il l'ait fait vers 448, que de plus Céphissodotos, comme l'a proposé M. Ross (3), ait commencé à fleurir cinq ou six olympiades avant la date moyenne que Plinie fixe pour son apogée, c'est-à-dire vers l'Ol. XCVI ou XCVII vers 396 ou 392 avant J. C.), et que c'était été alors qu'on lui ait confié les trois statues des Muses, il s'ensuivrait, en admettant que Strongylion ait fait les siennes à la même époque, que ce dernier, né vers 448, n'aurait eu alors que cinquante-deux ou cinquante-six ans, ce qui leverait toutes les difficultés, et permettrait même de ne pas rétrograder aussi haut (4).

Le Strongylion de notre inscription est-il le même que celui dont parle Plinie? C'est une opinion généralement admise, mais à laquelle j'ai peine à me ranger. Plinie lui attribue deux statues dont on ne retrouve la mention nulle part ailleurs. La première était une amazone qu'on avait surnommée *Eucnemos*, à cause de la beauté de ses jambes, et que Néron faisait porter partout où il allait; l'autre, l'image d'un enfant que l'amour de Brutus, le vaincu de Philippes, avait rendu célèbre, ce qui lui avait fait donner le nom de ce célèbre Romain (5) : « quem amando Brutus Philippensis cognomine suo illustravit. » Je sais bien que, pour retrouver ici le Strongylion de Pausanias, on a interprété les paroles de Plinie de telle façon que c'eût été la statue de l'enfant et non l'enfant lui-même que Brutus aurait aimé; mais il me semble que s'il en eût été ainsi, Plinie se fût exprimé autrement, et qu'il eût dit : « qui adeo Bruto Philippensi placuit ut cognomine ejus illustraretur. » J'en suis fâché pour les mœurs de Brutus, mais *gaem amando* ne saurait signifier que *par son amour pour lui*, et ce sens peut s'appuyer sur le début d'une ode d'Horace bien connue (6) :

Lydia dic, per omnes
Te deos oro, Sybarin car properes amando
Perdere?

L'image de cet enfant est mentionnée trois fois dans Martial (7). Dans les deux premiers passages il l'appelle *puer Bruti*, ce qui se prête aux deux sens; mais du troisième il résulte évidemment (8) que l'enfant en question avait été le mignon de Brutus :

Istius pueri Brutus amator erat.

Il faut donc admettre deux Strongylion, celui de notre ins-

(1) Voy. la lettre de M. Ross à M. Raoul-Rochette, *Journ. des savants*, 1841, p. 245 et suiv.

(2) Un autre Céphissodotos qui florissait dans l'Ol. CXX ne peut évidemment pas avoir été le contemporain de Strongylion.

(3) L. Ross, *ibid.* p. 246 et suiv.

(4) Voy. sur Strongylion, Sillig, *Catalogus artium*, p. 432; la lettre de M. Ross à Raoul-Rochette, *Journ. des savants*, 1841, p. 244 et suiv.; Raoul-Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 409—411; *Quest. de l'hist. de l'art*, p. 40; et les ouvrages cités au commencement de cet article.

(5) Plin., XXXIV, 19, 32 : Strongylion Amazonem, quam ab excellentia crurum *Eucnemon* appellavit, ob id in comitatu Neronis principis circumlatam. Item fecit puerum quem amando Brutus Philippensis cognomine suo illustravit.

(6) Od. I, 8.

(7) II, 77; IX, 51 et XIV, 170.

(8) XIV, 171.

(1) De l'imparfait ἀνέκειτο on pourrait inférer que ce cheval colossal n'existait plus à l'époque où écrivait le scholiaste.

(2) 1, 23, 8.

(3) Pausanias, I, 40, 3, dit qu'il avait fait pour un temple de Megare une statue d'Artémis Soteira. Le même auteur, IX, 30, donne à Strongylion trois des neuf Muses qu'on voyait sur l'Hélicon.

(4) Στρογγυλίωνος... ἀνδρὸς βούς καὶ ἵππους ἀρίστα εἰργασμένου.

(5) Voy. note 3.

cription et celui de Pline, appartenant tous deux à une même famille de statues, et séparés entre eux par trois cent cinquante ans environ, c'est à dire par dix générations, durant lesquelles le nom de Strongylion s'était probablement reproduit de deux générations en deux générations, fait dont on rencontre à Athènes plus d'un exemple (1).

On conçoit difficilement que Pline se soit tu sur le premier. Mais que de lacunes dans Pline, autres que celle-là!

47.

C. E. — Fragment conservé au musée d'Athènes sous le n° 1857. — Haut. des lettres, 0,02; dist., 0,008. — Caractères peu éloignés de 405.

[Δημήτριος ἀνέθεκεν].

D'autres noms fournis par l'épigraphie attique pourraient remplir la lacune qu'offre le premier mot: Ἀπατούριος, Πύρριος, Ταρτέριος. J'ai préféré celui qu'on rencontre le plus fréquemment.

47 a.

Inscription copiée par Chandler sur l'Acropole. — Chandler, *Inscr. ant.*; II, 15, p. 52; *Corpus inscr. gr.*, 470; Pittakis, *Anc. Ath.*, p. 288; Sillig, *Catal. artif.*, p. 187; Stephani, *Rhein. Mus. N. F.*, t. IV, p. 275; Brunn, *Gesch. der gr. Künste*, t. I^{er}, p. 275.

ΜΗΤΡΟΤΙΜΟΣ ΑΝΕΘΗΚΕΝ ΟΘΕΝ
ΔΕΙΝΟΜΕΝΗΣ ΕΠΟΙΗΣΕΝ

Μητρότιμος ἀνέθηκεν Ὄθεν.

Δεινομένης ἐποίησεν.

Métrotimos, du deme d'Oa, a consacré cette offrande.

Deinoménès en est l'auteur.

Il est très-vraisemblable que le Deinoménès dont il est ici question est le statuaire du même nom dont parlent Pline (2) et Pausanias (3). C'est l'opinion de M. Sillig, de M. Hase (4), de M. Bœckh, de M. Stephani et de M. Brunn. La seule difficulté viendrait de la forme des caractères. Les trois lettres *thêta*, *pi* et *sigma* devraient avoir la forme Θ, Π et Σ; car Deinoménès florissait dans l'OI. XCV, où ces lettres sont loin d'avoir encore pris la forme que leur donne Chandler. Mais ce dernier n'avait à sa disposition qu'un seul alphabet pour reproduire les inscriptions qu'il n'a pas fait graver, et rien d'étonnant que la physionomie paléographique des divers monuments de son recueil soit constamment la même, quel que soit l'âge auquel chacun d'eux appartient. Rien ne s'oppose donc à ce que l'opinion des savants que je viens de nommer subsiste, en attendant qu'on retrouve le monument qui y a donné lieu.

(1) Voy. n° 31 et 48-51.

(2) *H. N.*, XXXIV, 19.

(3) I, 25, 1.

(4) Dans une des notes manuscrites dont il a enrichi l'exemplaire de Chandler appartenant à la bibliothèque de l'Institut. Elle est ainsi conçue: «Dinomenes Ius et Callistus simulacra effinxit in Acropoli, Pausan. *Att.*, cap. XXV Ad alterutrum pertinere potuit epigraphe utpote in Acropoli adhuc exstans.»

48-51.

A des quatre inscriptions, les seules qui fussent connues en 1843 et 1844, est venue s'en ajouter plus tard une cinquième, le n° 50 a, dont j'avais deviné l'existence avant d'avoir vu dans le *Kunstblatt* que je me rencontrais avec M. Ross. Les cinq des sur lesquels elles sont gravées ont été trouvés à l'O. du Parthénon. Ils ont tous la même hauteur, 0,327, et la même profondeur, 0,73, ce qui suffisait pour indiquer qu'elles appartenaient à un seul et même monument. Voy. la restitution que j'en ai proposée dès 1847 (1), et celles qui ont été tentées par M. Ross, *Kunstblatt*, 1840, n° 32, et *Archäol. Aufsätze*, p. 180 et suiv.; par M. Stephani, *Rhein. Mus.*, N. F., t. IV, p. 21, pl. II, n° 11 et 12; par M. Rangabé, *Ant. hell.*, n° 1102, où le savant archéologue ne s'est pas aperçu de l'absence d'un dé; et enfin par M. Pittakis, *Journ. archéol.*, n° 2698. Avant de reproduire et de compléter l'explication que j'ai déjà publiée de ce monument, je dois donner sur chacune des inscriptions qui le composent les renseignements accoutumés (2).

48.

C. E. — Face: *Journ. archéol.*, 148 et 2698, 1; *Ant. hell.*, 1102 A; Beulé, *ouvr. cit.*, t. I, p. 516, n° 1. — Largeur du dé, 0,775. — Haut. des lettres, (l. 1. — 5), 0,018; dist., 0,02, interl., 0,023; (l. 4), haut., 0,029; dist., 0,033; (l. 5) haut., 0,007; dist., 0,01. — Revers, *Journ. archéol.*, 149.

49.

C. E. — Face: *Journ. archéol.*, 158 et 2698, 2; *Ant. hell.*, 1102 B; Beulé, *ouvr. cit.*, t. I, p. 517, n° 2. — Larg. du dé, 0,862. — Haut. et dist. des lettres, comme n° 48. — Revers, *Journ. archéol.*, 159.

50.

C. E. — Face: *Journ. archéol.*, 150 et 2698, 3; *Ant. hell.*, 1102 Γ; Beulé, *ouvr. cit.*, t. I^{er}, p. 517, n° 3. — Larg. du dé, 0,993. — Haut. des lettres, dist. et interl., comme n° 48. — Revers, *Journ. archéol.*, 151.

50 a.

Dé retrouvé depuis 1844. Face: *Journ. archéol.*, 2698, 4; Beulé, *ouvr. cit.*, t. I, p. 518, n° 4. — Larg. du dé, haut. des lettres, dist. et interl., probablement comme 48. — Pour le revers, voyez l'explication.

51.

C. E. — Face: *Journ. archéol.*, 153 et 2698, 5; *Ant. hell.*, 1102 Δ; Beulé, *ouvr. cit.*, t. I^{er}, p. 518, n° 5. — Larg. du dé, 0,874. — Haut. des lettres, dist. et interl., comme 48.

Les cinq inscriptions que je viens de décrire appartenaient toutes à une seule base que, comme je l'ai dit plus haut, j'avais présumé, dès le principe, devoir se composer de cinq assises, et sur laquelle s'élevaient les statues de toute une famille athénienne, ouvrage de Sthénis et de Léocharès. Sur la première on lit:

[Α]υσίππη, Ἀλκιβιάδου Lysippé, fille d'Alcibiades,
[Χ]ωλλείδου θυγάτηρ, du deme des Cholléides,
[Π]ανδαίου γυναῖς. femme de Pandæles.

(1) VOYAGE ARCHÉOL., etc., INSCRIPTIONS, pl. 8.

(2) Voy. encore sur l'ensemble de ce monument Ad. Schöll, *Archäol. Mittheil.*, p. 127, Raoul-Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 341 et 407, et l'article que j'ai inséré dans le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, mars 1855, p. 21 et suiv.

La seconde, restée vide, était sans doute réservée. On y distingue seulement deux Γ superposés qui formaient le commencement des lignes 2 et 3 de l'une des deux inscriptions gravées sur la troisième assise, dont la plus à droite se terminait sur la quatrième, ce que n'indique pas M. Beulé, qui le premier a fait connaître cette dernière. Ces deux inscriptions sont ainsi conçues (1) :

Μύρων	<i>Myron, fils de Pa-</i>	Πασικλῆς	<i>Pasiclès, fils de</i>
(Π)ασικλέους	<i>siclès, du dème</i>	Μύρων(ος)	<i>Myron, du dème</i>
(Π)οτάμιος.	<i>de Potamos.</i>	Ποτάμι(ος).	<i>de Potamos.</i>

On lit sur la quatrième, celle qui a été retrouvée depuis 1844 (2) :

ΤΙΜΟΣΤΡΑΤΗΠΑΝΔΑΙΤΟ
ΠΡΟΣΠΑΛΤΙΟΥΟΥΓΑΤΗ
ΠΑΣΙΚΛΕΟΥΣΓΥΝΗ

ΣΜΥΡΩΝΟΣΟΠΟΤΑΜΙ

ΑΕΩΧΑΡΗΣ

Τιμοστράτη Πανδαίτου	<i>Timostrate, fille de Pandatès,</i>
Προσπαλτίου θυγάτηρ	<i>du dème de Prospalta, et</i>
Πασικλέους γυνή.	<i>femme de Pasiclès.</i>

Enfin, sur la cinquième :

Ἀριστομάχη, Πασικλέους	<i>Aristomaché, fille de Pasiclès,</i>
Ποταμίου θυγάτηρ	<i>du dème de Potamos, et femme</i>
Ἐχέκλῆους [γυνή] (3).	<i>d'Échéclès.</i>

Sur la longueur et au bas des cinq assises vient, en une seule ligne et d'un caractère plus fort, la dédicace du monument :

Πανδαίτης Πασικλέους Ποτάμιος, Πασικλῆς Μύρωνος Ποτάμιος ἀνέστη-
[σαν] (4),

*Pandatès, fils de Pasiclès, du dème de Potamos, et Pasiclès,
fils de Myron, du même dème, ont fait cette offrande,*

comme je l'avais conjecturé dans ma première restitution.

Après cette ligne, on lit en caractères beaucoup plus petits, mais de la même époque que tout le reste, d'abord sur le dé qui portait la statue de Lysippe :

[Σθέν]ις ἐποίησεν *Ouvrage de Sthennis;*

puis sur la partie du troisième qui portait l'image de Myron, et cette

(1) Je donne entre parenthèses les lettres qui ne se lisent pas sur l'assise 3, mais qu'on lit sur l'assise 2, et qu'on doit lire sur la quatrième, bien que M. Beulé ne les reproduise pas.

(2) M. Beulé reproduit cette inscription comme entièrement gravée sur le quatrième dé, tandis que mon estampage du cinquième prouve évidemment que la dernière lettre des lignes 1 et 2 était reportée sur cette dernière assise.

(3) Le mot γυνή ne paraît pas sur mon estampage. M. Beulé semble en avoir retrouvé le N sur la pierre.

(4) Et non pas ἀνέστησαν, comme M. Beulé a restitué ce mot. Les consécrateurs étant au nombre de deux, le duel conviendrait même mieux que le pluriel; mais la place libre ne serait pas suffisante pour le recevoir.

fois sans lacune (1). Au-dessous de celle où s'élevait l'image de Pasiclès on lit :

Αεωχάρης ἐποίησεν, *Ouvrage de Leocharès,*

comme aussi sur la quatrième assise, où, d'après la copie de M. Beulé, l'on ne distingue plus maintenant que les trois premières lettres du second mot.

M. Beulé conjecture (2), sans preuve, il est vrai, mais non sans quelque vraisemblance, que toutes ces statues furent du nombre des ouvrages de Sthennis et de Leocharès que les Romains emportèrent dans leur patrie, et dont ils décorèrent le Capitole et le temple de la Concorde; mais, au premier aperçu, on ne se persuade pas sans peine que le Sthennis de cette base soit bien celui dont parle Pline. D'après le témoignage de cet auteur, Leocharès se place vers l'Ol. CII (372—369 avant J. C.) (3), et Sthennis vient douze olympiades plus tard (324—321) (4), ce qui prouve que le second était d'environ quarante-huit ans plus jeune que le premier, et ne permet pas d'admettre sans quelque hésitation qu'ils aient été contemporains. Toutefois, il n'est pas impossible de prouver que le Sthennis de notre monument pouvait bien être celui dont Pline fait mention, et même qu'il était le fils ou au moins l'élève de Leocharès. Pour y parvenir, examinons quels pouvaient être les liens de parenté existant entre les différents personnages qui figuraient sur la base dont le temps nous a conservé les éléments principaux. Nous pourrions par là nous rendre compte de l'ordre dans lequel les statues ont été consacrées, et de l'intervalle de temps qui s'est écoulé entre la consécration de la première et celle de la dernière.

Des différentes inscriptions qui sont gravées sur la base on peut déduire l'arbre généalogique suivant, où se trouve constamment observé l'usage d'après lequel le fils aîné portait toujours le nom de son grand-père paternel, et celui qui venait ensuite, celui de son grand-père maternel.

Myron I^{er}, du dème de Potamos, épouse N.

*Pasiclès I^{er}, son fils, épouse Timostrate, fille de Pandatès I^{er},
du dème de Prospalta.*

<i>Myron II, son fils, ép. N.</i>	<i>Aristomaché,</i>	<i>Pandatès II, son fils,</i>
	<i>sa fille, épouse</i>	<i>épouse Lysippe,</i>
	<i>Échéclès.</i>	<i>fille d'Alcibiades,</i>
		<i>du dème des Chol-</i>
		<i>leïdes.</i>

*Pasiclès II,
son fils.*

De tous ces personnages le premier, Myron I, auteur de la race, n'avait pas de statue sur la base en question; peut-être lui en avait-on déjà élevé une dans le dème de Potamos.

Pasiclès I^{er}, comme le personnage le plus important après lui,

(1) M. Beulé lit [Σθέν]ις sur la première assise et Σθένις sur la troisième; mais mon estampage de la troisième offre le mot gravé avec deux N. C'est ainsi qu'ont lu M. Ross, M. Schell, Raoul-Rochette, M. Stéphan, M. Rangabé et M. Pittakis. Il faut convenir cependant que Σθένις est plus conforme aux lois de l'étymologie.

(2) *Ouvr. cit.*, t. I, p. 319.

(3) *H. N.*, XXXIV, 8, 19.

(4) *Id.*, ibid.

occupait le centre du monument, ayant à sa gauche son épouse Timostraté, après laquelle vient leur fille Aristomaché, probablement le second de leurs enfants. A la droite de Pasiclès I^{er}, on voyait Myron II, son fils aîné; puis venait une place vide, réservée pour son second fils, Pandatès II, qui vivait encore quand le monument fut élevé, puisque la consécration en est faite par lui et par son neveu Pasiclès II.

D'après l'ordre de la nature, le membre de cette famille qui mourut le premier dut être Pasiclès I^{er}. Ce fut ensuite le tour de sa femme Timostraté. Après eux Myron II, leur fils aîné, et Lysippé, femme de Pandatès II, leur plus jeune fils, subirent la loi commune. Léocharès, chargé des trois premières statues, n'était sans doute plus quand moururent Myron II et Lysippé. Ce fut alors Sthennis qui reçut la mission de reproduire leurs images, soit comme fils, soit comme élève de Léocharès, et plutôt comme fils, car on était statuaire de père en fils dans cette famille, ainsi que le prouve une base de l'époque romaine trouvée également sur l'Acropole, et dont la statue était l'ouvrage d'un autre Léocharès, sans doute arrière-descendant du premier (1). Tous ces décès successifs d'une double génération peuvent avoir eu lieu dans un espace de cinquante à soixante ans, ce qui s'accorderait parfaitement avec les données de Pline.

Il y a plus; on pourrait s'expliquer comment le monument resta incomplet. Si Sthennis florissait dans l'ol. CXIV, c'est-à-dire vers l'époque de la mort d'Alexandre, il ne serait pas impossible que Pandatès II, fils de Pasiclès I^{er}, et Pasiclès II, son neveu, restés les derniers de la famille, aient trouvé la mort dans la guerre Lamiaque, et que, la race étant éteinte, le monument soit demeuré inachevé.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les cinq statues, qui peut-être avaient été emportées par Sylla avec tant d'autres richesses (2), n'existaient plus à Athènes du temps d'Auguste. En effet, à cette époque, la base fut retournée ou changée de face, et on y plaça les statues d'Auguste et des différents membres de sa famille.

On lit, en effet, derrière l'assise 3 qui formait le centre du monument :

Ο δῆμος
Σεβαστὸν Καίσαρα (3).

Derrière l'assise 4, se trouve non pas l'inscription en l'honneur d'Hadrien, dont M. Beulé donne le préambule, inscription qui n'y a jamais existé, et dont la supposition ne peut être attribuée qu'à une inexactitude de mémoire, mais bien celle qui suit :

Ο δῆμος
[Τ]ιβ[έρ]ριον Καίσαρα (4).

ainsi que je l'avais présumé il y a deux ans dans ma dissertation

(1) Voy. n° 45 et Brunn, *Gesch. der gr. Kunstl.*, t. 1^{er}, p. 355.

(2) Appien, *Mithrid.* ch. xxix.

(3) Je donnerai plus loin, section II, vii, § 1, la copie en caractères épigraphiques de cette inscription et des quatre autres.

(4) Voy. *Journ. archéol.*, p. 1356. La lettre suivante que je reçois à l'instant et qui m'est adressée par M. Hustin, membre de l'École d'Athènes, que j'avais consulté à ce sujet avant d'avoir reçu le 42^e cahier du *Journal archéologique*, ne peut plus laisser aucune incertitude.

Athènes, 1^{er} septembre 1857.

Monsieur,

J'arrive d'une promenade dans les îles juste à temps pour m'acquitter de votre commission. Aussitôt que cela m'a été possible, je suis monté à l'Acropole, et j'ai

sur une inscription de Clazomènes (1), rectifiant ainsi une première conjecture d'après laquelle j'avais placé Livie à la droite de son époux (2).

Derrière l'assise n° 5 on lit :

Ο δῆμος
Δροῦσ[ον]

Derrière l'assise n° 2 :

Ο δῆμος
Γερμανικὸν Καίσαρα.

Enfin, derrière l'assise 1, où se trouve maintenant une inscription en l'honneur de Trajan (3), on devait lire dans le principe :

Ο δῆμος
Ἀγρίππαν Καίσαρα.

C'est-à-dire Agrippa Postumus, fils posthume de M. Agrippa, qu'Auguste avait adopté en même temps que Tibère, lorsqu'il apprit la mort de Caius (4); d'où il résulterait que ce monument avait subi la transformation dont nous avons parlé plus haut entre l'an 4 et l'an 7 de notre ère, où Agrippa, par les intrigues de Livie, qui exagéra ses vices, fut exclu de la famille impériale, et relégué d'abord à Surrentum, et ensuite dans l'île de Planasia (5). La base en question portait donc au milieu la statue d'Auguste; à la droite d'Auguste, celle de Tibère; à la droite de celle de Tibère, Drusus le jeune, qui, bien que fils de Tibère, ne porte pas encore le surnom de César; à la gauche d'Auguste, Germanicus, et à la gauche de Germanicus, celle d'Agrippa Postumus.

Quoi qu'il en soit du nom gravé dans le principe sur le revers de l'assise 1, il est certain que plus tard il fit place à une inscription beaucoup plus longue en l'honneur de Trajan; d'où l'on peut dire que cette dernière est un véritable palimpseste épigraphique.

C'était, du reste, un usage assez commun à l'époque impériale

cherché le dé de marbre en question. Il était facile à trouver. Mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque, derrière ce dé, je lus tout autre chose que l'inscription donnée par M. Beulé! Je n'en pouvais croire mes yeux; je courais de pierre en pierre; je faisais toutes les suppositions imaginables, hormis celle que M. Beulé eût pu se tromper, et je ne dis pas imaginer une inscription, mais prendre l'une pour l'autre. Je revins à Athènes assez embarrassé, et je me mis à chercher dans l'*Εφημερίς* (*Journal archéol.*) Il n'y avait plus de doute possible. Je ne sais où M. Beulé a pris son inscription, mais ce que je puis vous assurer, c'est que derrière le n° 4 on lit tout simplement :

Ο ΔΗΜΟΣ
ΙΒ. ΠΙΟΝ ΚΑΙΣΑΡΑ

Je suis heureux de vous avoir facilité cette rectification, que M. Beulé, je n'en doute pas, s'empressera d'accepter, etc.

Le témoignage de M. Hustin est corroboré par le n° 2698 du *Journal archéologique*, où M. Pittakis n'avait sans doute pas sous les yeux la partie du travail de M. Beulé relative à la quatrième assise : car il n'eût pas dit : ὁ σοφὸς φίλος μου K. Beulé ἐδημοσίευσεν ἀρίστως καὶ ἀνελλιπῶς ταύτας εἰς τὸ σύγγραμμα αὐτοῦ.

(1) *Bulletin archéol. de l'Athénæum français*, 1855, n° 3, p. 23, col. 2.

(2) Pl. 8.

(3) Et non pas de Nerva, comme le dit M. Rangabe.

(4) Velleius Paterculus, liv. II, chap. 102, 103; Suétone, *Aug.*, chap. 65.

(5) Suétone, *ibid.*; Dion Cassius, liv. LIV, § 19.